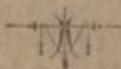


KÉVORK ASLAN

Ingenieur (E. C. P.)

L'ARMÉNIE
ET LES
ARMÉNIENS

depuis les origines jusqu'à nos jours.



CONSTANTINOPLE

LIBRAIRIE WEISS

E. HEYDRICH, Successeur, Péra, Grand' rue.

1914

PRIX: 2 fr 50 ou 12 piastres.

KÉVORK ASLAN

Ingénieur (E. C. P.)

L'ARMÉNIE

ET LES

ARMÉNIENS

depuis les origines jusqu'à nos jours.



CONSTANTINOPLE

LIBRAIRIE WEISS

E. HEYDRICH, Successeur, Péra, Grand' rue.

1914

Avis au Lecteur

Les lecteurs des « *Etudes historiques sur le peuple Arménien* », publiées à Paris en 1908, avaient regretté de voir le récit s'arrêter au XI^e siècle, à l'apparition des Seldjoukides. Nous croyons aller au devant du désir exprimé avec la présente publication, où se trouvent marquées toutes les étapes parcourues par le peuple Arménien, depuis ses origines jusqu'à nos jours. C'est un essai de vulgarisation que le public voudra accueillir, nous l'espérons, avec la même faveur que les *Etudes historiques*, dont l'édition se trouve presque épuisée.

Il y a actuellement deux prononciations pour un certain nombre de lettres, l'une en usage chez les Arméniens du Caucase, l'autre en vigueur chez les Arméniens occidentaux, notamment chez ceux de Constantinople. Exemple :

p = *b* chez les Orientaux = *p* chez les Occidentaux

q = *g* > = *c* >

q = *d* > = *t* >

h = *c* > = *g* >

m = *t* > = *d* >

La prononciation orientale est sans doute plus conforme à celle des anciens, comme il est facile

de se rendre compte par la transcription arménienne des noms propres étrangers, et par l'ordre même des caractères arméniens, calqué sur l'alphabet grec.

Nous adoptons ainsi la transcription des lettres arméniennes à double prononciation en caractères latins comme suit :

$\beta = b$, $\eta = g$, $\gamma = d$, $\iota = c$, $\rho = th$, $\pi = p$, $\mu = t$.
Nous transcrivons Տրդատ par Tiridate, Տիգրան par Tigrane, Վարդան par Vardane, Հայկ par Haïc.

AVANT-PROPOS

Les aperçus historiques sur l'Arménie et les Arméniens reproduisent, le plus souvent, les récits nationaux empruntés à l'histoire de Moïse de Khorène. Cependant les documents mis au jour depuis un demi-siècle, le témoignage des classiques grecs et latins font voir que dans leur ensemble les Arméniens ne représentent ni les habitants primitifs du pays d'Ararat, ni un rameau des anciens Iraniens, ainsi que le supposaient les ethnographes. Leur implantation sur ce plateau ne remonte pas au delà du VII^e siècle avant notre ère.

Placés sur la route des peuples conquérants, les Arméniens subirent tour à tour le joug des empires voisins, sans perdre, cependant, leur individualité. Ils surent même s'affranchir de l'influence orientale et embrasser le christianisme dès les premiers siècles. C'est d'ailleurs au milieu des maux qui accablent l'Arménie que surgit l'évènement national le plus fécond : la création des lettres, qui, jointe à l'institution d'une église nationale, devint la meilleure barrière contre la dissolution et la disparition. Pour avoir évolué

de la sorte l'Arménien devait porter en lui une étonnante vitalité.

C'est la prépondérance des Romains en Asie qui a permis aux Arméniens, jusqu'alors englobés dans l'empire Mèdo-perse et le royaume des Séleucides, de s'ériger en royauté, d'abord sous l'autorité des princes de la dynastie des Tigranes, puis sous les Arsacides Pahlavides. Cette indépendance politique, que l'empire Romain n'a cessé de soutenir, sombra à la fin, dans le premier quart du V^e siècle, au milieu des dissensions intestines et des menées des Sassanides. L'Arménie fut partagée alors entre les Byzantins et les Sassanides durant une période de deux siècles, au bout de laquelle les Arabes vinrent occuper l'Arménie persane. Vers le milieu du IX^e siècle les grands feudataires, les Bagratides, les Arzrounis, profitant de la faiblesse des Arabes, s'érigèrent en principautés plus ou moins indépendantes, qui sombrèrent à leur tour sous l'invasion seldjoukide. Ce fut alors le signal d'un mouvement d'émigration qui se continua sans cesse durant les siècles suivants. Parmi ces émigrants les uns s'échappèrent en Crimée, en Moldavie, en Transylvanie, en Pologne; les autres, à l'ouest, dans le Taurus. Pendant que l'Arménie est vouée à tous les malheurs, des chefs intrépides créent un noyau d'indépendance

dans le Taurus cilicien. Ils enlèvent aux Byzantins les châteaux forts, et la Cilicie tombe, en 1100, au pouvoir des princes Roubeniens, dont les descendants prennent le titre de roi des Arméniens. Soutenus un moment par les Croisés, les princes arméniens ne tardent pas à devenir le point de mire des émirs voisins et des sultans d'Égypte qui viennent mettre fin à leur pouvoir en 1375. Avec leur chute disparaît le dernier vestige de l'indépendance nationale.

L'invasion de Timour pousse les Arméniens à se porter en grand nombre dans les nouveaux domaines des sultans Ottomans, en Galatie, en Bithynie, à Constantinople et dans la Thrace, où ils trouvent plus de sécurité et une plus grande tolérance religieuse et politique. Mehmed II le Conquérant crée en leur faveur le patriarcat de Constantinople. L'Arménie devient ensuite le théâtre des guerres interminables entre les Ottomans et les Perses jusqu'au milieu du XVIII^e siècle ; elle est prise et reprise jusqu'à ce que la paix de 1739 vienne adjuger définitivement à la Perse la portion orientale avec les provinces d'Erivan, Naktchévan et Tébris. Les guerres, les dévastations, la famine, les exactions achèvent la ruine et les Arméniens ne forment plus que la minorité au milieu des Tatares, Turcs, Turcomans, Kurdes et Persans. Enfin au commencement du XIX^e siècle, les Russes, maîtres déjà du Caucase, enlèvent, à la Perse, la province d'Erivan

et délivrent les Arméniens du joug des hians persans. Un demi-siècle après, la Turquie leur cède Ardahan et Kars.

Pendant que les Arméniens de Russie jouissent du bien-être et sont favorisés d'un meilleur sort, les autorités turques sont incapables de faire régner l'ordre et la paix. Après le traité de Berlin les Arméniens avaient espéré des réformes, mais loin de les obtenir, ils continuèrent à être à la merci des tueries, des vols, des exactions des autorités locales et des féodaux kurdes. Quand ils osèrent réclamer ouvertement Abdul Hamid fit déchaîner les horribles massacres des années 1895-1896. Ils avaient salué avec enthousiasme la constitution ottomane de 1908, quand les massacres perpétrés en Cilicie firent voir que leur sort n'avait pas changé.

L'Arménien avait traversé ces longs siècles de misère, de désolation, de persécutions sans se dissoudre totalement, mais il était tombé dans un état lamentable. Le seul bien qui lui restait était son église, le lieu de refuge de sa nationalité et de sa langue. Un souffle de réveil lui vint vers le milieu du XVIII^e siècle, quand il eut le loisir de tourner les yeux vers l'Occident. Un ecclésiastique, Mekhitar de Sébaste, parvint à fonder une congrégation dans un îlot de Venise (1717) pour se livrer aux études arméniennes. De

leur côté les patriarches de Constantinople Colod et Nalian, les catholicos d'Etchmiazine faisaient des efforts pour propager l'instruction. Un membre de la congrégation Mekhitariste restaurait les études historiques et publiait une histoire d'Arménie (1780). Les écoles, les imprimeries, les publications se multiplièrent au Caucase, à Constantinople, à Smyrne, à Venise, alors que les jeunes gens se rendaient en Europe pour s'instruire. L'Arménien se rendait compte de son existence.

Oublié pendant des siècles, l'Arménien attira à la fin l'attention du monde savant. En France c'est Saint-Martin qui donne l'élan par la publication de ses Mémoires sur les Arsacides ; Victor Langlois, Dulaurier, Brosset, Carrière et d'autres encore le suivent, pendant que les assyriologues F. Lenormant, Menant, Guyard éclairaient les origines du peuple arménien. Entre temps les savants anglais et allemands, Rawklinson, Sayce, De-Lagarde, Marquardt, Nöldecke, Gelzer, Hübschmann, Yensen, contribuaient puissamment aux études arméniennes.

Le trait qui caractérise l'Arménien dans la longue suite d'asservissement dont se résume son histoire, c'est qu'il a su traverser les circonstances les plus difficiles sans perdre son individualité. Il se montre travailleur, doué d'es-

prit éveillé, ayant des aptitudes pour les diverses branches de l'activité humaine. La cause première de ses malheurs réside dans la situation géographique de son antique domaine, peut-être aussi dans la diversité des éléments dont fut composé le peuple arménien, enfin dans l'organisation féodale dont il ne put jamais se dégager pour s'affermir. De nos jours encore le sens des vertus civiques, de la discipline fait, le plus souvent, défaut chez lui: il se laisse entraîner aux passions, aux discordes, à la désunion.

L'amour que l'Arménien porte pour l'instruction, le progrès, l'activité, la liberté, fut considéré dans certains milieux comme une revendication à l'autonomie politique. C'était faire injure au bon sens de la race. Les Arméniens ont un sentiment trop net de la réalité pour s'égarer dans des utopies. Ce qu'ils demandent, c'est qu'on n'attente pas à sa vie, à son honneur, à son bien, à son travail; qu'on exécute les réformes promises.

Rien n'est plus difficile que d'évaluer l'importance numérique des Arméniens dispersés à travers le monde. Il semble cependant qu'ils atteignent le chiffre de quatre millions, répartis comme suit :

TURQUIE (Arménie turque, Erzroum, Van, Bitlis, Kharpout, Sivas)	920.000
» (Cilicie)	180.000
» (autres contrées)	700.000
RUSSIE (Arménie russe, Caucase)	1.600.000
» (autres colonies)	200.000
PERSE (Tebris, Téhéran, Hamadan, Ispahan)	70.000
AMÉRIQUE	50.000
HONGRIE, Transylvanie, Galicie	23.000
BULGARIE	20.000
EGYPTE	15.000
INDES, Iles de la Sonde	10.000
ROUMANIE	10.000
ANGLETERRE, FRANCE, SUISSE, BELGIQUE, ITALIE	8.000
GRÈCE et MACÉDOINE	3.000
SOUDAN et ABYSSINIE	1.000
CHYPRE	1.000
	<hr/>
Total	3.810.000



CHAPITRE I.

Aperçu géographique, récits légendaires. —

Les Ourarti. — Origine des Arméniens, leur établissement dans les hautes vallées de l'Euphrate et de l'Araxe. — Les Arméniens au temps de l'empire Perse et du royaume des Séleucides.

La région qui s'étend à l'est de la péninsule de l'Asie-Mineure jusqu'aux confins de la Médie, entre la chaîne Pontique et les ramifications du Caucase au nord, la Mésopotamie au sud, que les géographes nomment l'Arménie, (1) était désignée à l'époque assyrienne par des noms dont l'origine se perd dans la nuit des temps : l'Ourartou ou l'Ararat, le Naïri ou Nahri, le Supan ou la Sophène, l'Enzite ou le Hantsid, le Biaïna ou Vanïa ou Van, le Manna ou le Minni, ou l'Atr-patacan.

Le pays affecte la forme d'un massif compact de 1500 à 2000 mètres d'altitude, qui se dresse brusquement sur le Pont-Euxin, la Caspienne et

(1) Les Arméniens, qui se disent Haï, appellent leur patrie Haï-a-stan, appellation dans laquelle le suffixe stan, emprunté au persan, veut dire pays ou résidence.

les plaines de la Mésopotamie. C'est là que prennent naissance les plus grands fleuves de l'Asie Antérieure : l'Araxe et le Kour (Cyrus), qui se dirigent vers la mer Caspienne ; l'Euphrate et le Tigre (Diglath) qui vont arroser les campagnes d'Assyrie et de Babylonie ; l'Halys et le Lycus, qui serpentent à travers l'Asie-Mineure pour se jeter dans le Pont-Euxin ; le Djorokh (le Boas ?), qui coupe aussi la chaîne Pontique et déverse ses eaux dans la mer Noire.

Des montagnes qui relient le Caucase à la chaîne Pontique et au Taurus sillonnent le plateau de toutes parts et affectent la forme de massifs énormes dont le plus élevé est l'Ararat, le Massis ou Massik (1) des Arméniens, qui projette ses deux cônes de porphyre, chargés de neige, à plus de 5,000 mètres. Vers le nord, entre l'Araxe et le Kour, s'élève l'Aragaz (4,000 m.) ; au nord-ouest le Paryadis (Parkhar ou Kop-Dagh, 3,000 m.) ; au centre l'Abos (Bine-Gœul ou la montagne aux Mille-Lacs) ; à l'est le Niphatès ou Npad (Ala-Dagh) ; plus au sud le Sipan ou Sépouh (3,600 m.), qui domine le lac de Van, comme le Nimroud, aux cratères à peine éteints. Dispersées en amphithéâtres, les mon-

(1) Le Massis des Arméniens ne saurait être identifié avec le Massios des géographes classiques, qui se dresse au nord de Nissibine. C'est l'Argi-Dagh (la montagne de l'Arche) des Tatares, le Kohi-Nouh (la montagne de Noë) des Persans.

tagnes d'Arménie encadrent des bassins qui ne communiquent les uns avec les autres que par des brèches d'un accès difficile. Dans ce pays sans homogénéité géographique, le bassin de Van, situé à l'altitude de 1,600 mètres, est des plus remarquables. Un lac (1) d'eau saumâtre, d'une étendue six fois plus grande que le lac Léman, en occupe le fond. Au sud-est de ce bassin s'étend une autre cavité encore plus considérable. C'est le lac d'Ourmia (2). Au nord d'anciens cratères transformés aujourd'hui en lacs d'une beauté grandiose, épanchent leurs eaux vers l'Araxe, comme le Ghéame ou Sévane, le Gœuk-Tchaï des Tatares.

Rien n'est plus tourmenté que cette contrée arménienne. Les volcans qui la façonnèrent aux époques géologiques n'y brûlent plus, mais le sol est marqué encore de l'empreinte de leurs feux. La terre est bouleversée sans cesse, et de violentes secousses sismiques s'y renouvellent de siècle en siècle. Pays plein de contradictions, le sol arménien offre à la fois des cimes rugueuses, des gouffres profonds, des campagnes d'une monotonie désolante, des gras pâturages, des

(1) Le lac de Van est la mer d'Ourartou ou la mer Supérieure de Naïri des Assyriens. C'est l'Arsissa des géographes classiques, la mer des Bjnounis, de Thouspa, d'Ardjis, de Vaspouracan des Arméniens.

(2) C'est la mer Inférieure de Naïri, la mer d'Atrpatacan des Iraniens, le Capoudac des Arméniens.

vallons ombreux, des bassins où l'alluvion s'étaie en couches fertiles. Des froids intenses succèdent à de violentes chaleurs. La neige couvre les campagnes pendant six mois de l'année, la température baisse à 25 degrés au-dessous de zéro, pour faire place ensuite à des chaleurs qui atteignent 40 degrés dans la vallée de l'Araxe. Les froidures hivernales, les gelées du printemps retardent la végétation, mais au mois de mai la nature fait explosion, pour ainsi dire. Les plantes se hâtent de croître et de mûrir, le froment couvre les champs. Dans les vallées abritées croissent en abondance la vigne et les arbres fruitiers.

Les oiseaux sont rares, les fauves manquent de retraite sur ces espaces nus que l'été transforme en prairies. C'est le domaine du mouton dont l'élevage est une des principales richesses du pays.

Définie au nord par les ramifications du Caucase, au sud par le Taurus, l'Arménie formerait une région à l'abri des invasions, si ce n'était sa situation géographique qui en fait le point de convergence des principaux chemins de l'Asie Antérieure. Le plateau arménien constitue la grande route de l'est à l'ouest, en même temps que la clef de toute la position qui s'étend entre la Caspienne, la mer Noire, la Méditerranée et le golfe Persique. Les conquérants mèdes, perses; tatares, turcs, y passèrent sans

cesse, pendant que les Assyriens et les Arabes l'ont escaladé du sud au nord. L'Arménie dut subir de tout temps l'ascendant des puissances qui s'élevèrent sur ses frontières.

D'après les récits de l'historien arménien Moïse de Khorène (1), le plateau d'Ararat aurait été colonisé, dès les origines, par les Haï, ainsi appelés du nom du personnage Haïc, arrière petit-fils de Japheth biblique. Haïc, originaire de la plaine de Senaar, serait venu s'y fixer avec ses gens pour fuir les persécutions de Bélus de Babylone. Celui-ci aurait accouru en Arménie pour l'assujettir, mais il aurait été tué de la main de Haïc dans un combat héroïque. Le plateau d'Ararat serait appelé de son nom Haïk (pluriel de Haï) et les immigrants colonisateurs, Haï ou Haïkian. Aram, le sixième descendant de Haïc, serait contemporain de Ninos. Il aurait établi son autorité jusqu'en Cappadoce, et les étrangers

(1) L'histoire de Moïse de Khorène, qui fait l'exposé des origines des Arméniens et qui s'arrête vers 440, presque à la chute des Archacouni, semble être une composition du VII^e et même du VIII^e siècle. Elle contient une première partie, la plus intéressante de toutes, dite Généalogie de l'Arménie, que l'auteur attribue à un certain Mar-Abas Catina de Nissibine, et dont on trouve une variante abrégée dans l'histoire d'Héraclius de l'évêque Sébéos, auteur du VII^e siècle. A en voir les noms des personnages rapportés par cette Généalogie, il semble que celle-ci se rapporte à l'époque ourartienne. On y trouve des noms que les inscriptions d'Assyrie et d'Ararat nous signalent comme : Haïc, (Khald), Aram (Aramé), Sour (Shardour), Manavaz (Menouas), Erivand (Erivenas)

auraient retenu l'appellation Armen ou Arméni à cause de ses exploits. Son fils Araï aurait été tué dans une bataille livrée contre Semiramis. Le château de Van (Semiramocerta) avec ses inscriptions écrites dans une langue inconnue aux Haï, serait bâti par Semiramis. L'Ararat, tout en gardant ses princes issus de Haïc, serait tombé sous le joug de l'Assyrie, jusqu'à l'avènement d'Arbacès, roi des Mèdes. Après la prise de Ninive, le roi des Mèdes aurait élevé Parouïr le Haïkian à la dignité de roi. Tigrane, fils d'Erivand et huitième descendant de Parouïr aurait combattu Astiage (Azi-Dahac) et l'aurait tué de sa main. Vahagn, successeur de Tigrane, serait élevé au rang des dieux à cause de ses exploits. Van, septième descendant de Vahagn aurait rebâti Semiramocerta et donné son nom à la ville. Enfin Vahé, fils de Van, serait allé à l'encontre d'Alexandre le Grand, et sa mort sur le champ de bataille, aurait mis fin à l'autorité des rois Haïkians.

A part quelques noms que nous signalent les inscriptions d'Assyris et d'Ararat, rien ne confirme ce récit fabuleux, brodé sur les traditions bibliques, ni même la présence des Arméno-Haï dans les cantons de l'Araxe et de l'Euphrate à une époque aussi reculée. Ce qui ressort au plus de cette histoire légendaire, si elle était jamais l'écho d'un événement historique, c'est que les cantons de Van ont été subjugués, en

ces temps lointains, par des chefs de clans assyriens ou chaldéens.

Nous devons aussi bien rejeter le système admis par les ethnographes, d'après lequel un rameau des Mèdes et des Perses serait venu s'échouer sur le plateau d'Ararat à l'époque des migrations des tribus aryennes et aurait donné naissance aux Arméniens. C'est là une hypothèse échafaudée sur une similitude plus ou moins réelle de langues et de mœurs entre les Mèdes et les Arméniens ; une hypothèse qui ne tient pas compte de la tradition rapportée par les classiques grecs, d'après laquelle les Arméniens proprement dits sont apparentés aux peuples de l'Asie-Mineure, notamment aux Phrygiens.

Les documents mis au jour font voir que la population primitive du plateau d'Ararat était une agglomération de peuples d'origines diverses. L'Ararat a été envahi successivement, comme la plupart des pays de montagnes, par les peuples qui campaient tout autour, peuples de la Caspienne, de la Médie, de la Mésopotamie, de l'Asie-Mineure. Des migrations successives y ont déversé, d'une part, des tribus scythiques ou touraniennes de même souche que les Alains, les Saspîres, qu'Ezéchiel désigne sous le nom de Gog et Magog ; d'autre part, des Mèdes, des Araméens et des Indo-Européens de l'Asie-Mineure. C'étaient, à ce que l'on voit, des peuples de langues et de mœurs différentes, répondant à

des noms dont l'Histoire ne se souvient plus. Les immigrants du nord subjuguèrent, sans doute, la vallée de l'Araxe et peut-être aussi le bassin de Van, mais ils ne purent avancer du côté de l'Euphrate, où avaient pris place des tribus originaires de l'Asie-Mineure et de la Mésopotamie. Il faut croire que ces peuplades vécurent, pendant des siècles, sans se mêler, sans fusionner, puisque nous les trouvons encore en agglomérations distinctes vers la fin de l'empire Perse.

L'élément principal qui a été appelé par les savants *Khaldæ* ou *Khaldi*, du nom de leur dieu national *Khald*, représente sans doute les *Ourartis* des inscriptions assyriennes, dont Hérédote a connu les descendants sous le nom d'*Alarodiens*. L'idiome de leurs inscriptions que les savants déchiffrent ne présente pas d'affinités, ni avec l'Arménien, ni avec les autres langues connues. Ce que les inscriptions nous apprennent, c'est que les rois d'Ararat furent de fiers guerriers. Ils poussèrent leurs armes vers l'est, vers le nord, vers l'ouest et même jusque dans la Syrie septentrionale. Ils bataillèrent longtemps contre l'Assyrie pour garder leur indépendance. Ils élevèrent des stèles, construisirent des villes, des forteresses, des canaux dont quelques uns restent encore debout. Après une existence qui a duré

plusieurs siècles, les Ourarti ont disparu de la scène vers les commencements de la conquête mède, sans que l'éclat du rôle que leurs rois ont joué dans l'histoire de l'Asie Antérieure eût pu parvenir aux écrivains de l'antiquité.

Parmi les peuplades qui entouraient les Kaldi, les inscriptions nous signalent la présence des Khiti ou Khati (les Hittites des savants), originaires du Taurus cilicien. Ces Khati s'étaient avancés jusq'en Mélitène, et avaient payé tribut aux rois ourartiens et aux monarques assyriens. Dans les montagnes bordant au sud le lac de Van, étaient campés les Carducques ou Kudraha (les Kurdes), fameux par leur ardeur à la guerre et au pillage. Au nord, les Khaldi touchaient aux Saces ou Scythes, qui avaient occupé un district entre l'Araxe et le Kour, appelé Sacasène (le Sissacan des Perses et des Arméniens). Les documents cunéiformes nous les font connaître dès le VIII^e siècle avant notre ère, sous le nom d'Ashgouzai ou Isghouzai, que Jérémie nous signale par le royaume d'Aschkenas.

Ces habitants primitifs d'Ararat habitaient, comme les populations actuelles d'Arménie, des villages à moitié enfouis dans le sol pour se garantir contre les frimas de l'hiver. Ils avaient édifié des bourgades fortifiées, pour la plupart perchées sur des rochers difficilement accessibles,

telles que Thouspa (Van), Arzascou (Ardjis), Erouand (Erivan), Erouandakert, Manazkert (1), Balou, Arghni.

L'Ourartou et ses roitelets avaient dépendu de Ninive pendant plusieurs siècles. Vers le commencement du IX^e siècle avant notre ère, deux royaumes s'étaient constitués : l'un à l'est, dans le Manna, l'autre au centre, dans l'Ararat, sous l'autorité d'Aramé, descendant d'un certain Shadour, contemporain de Salmanassar III (840 av. J.-C.). Un de ses successeurs, Ishpouin-is organisa en province le Biaïna et fit de Thouspa sa résidence favorite. Son fils Menouas fit de nouvelles conquêtes, soumit les Khati de la Mélitène et édifia le bourg de Manazkert. Son petit-fils Shardour-is (755), profitant de la faiblesse de l'Assyrie, descendit en Syrie, prit Arpad, près d'Alep, mais il dut reculer et s'enfuir devant Teglatphalassar II, qui envahit l'Ourartou et assiégea Thouspa. La lutte contre l'Assyrie se renouvela sous le règne de Rousas ou Ursa (les Rouchtouni des historiens arméniens). Il fallut à Sargon plusieurs campagnes pour imposer ses conditions. Vers le VII^e siècle les rois d'Ararat s'étaient accomodés avec les monarques d'Assyrie, mais un ennemi inattendu surgissait derrière eux. Les Cimmériens et les Scythes

(1) La terminaison Kert, qui veut dire façonné, construit, date de l'époque persane.

débouchaient de la Caspienne et des montagnes Pontiques comme un torrent et les harcelaient sans cesse. Ils avaient entraîné à leur suite les Moushkis (les Mesheks de la Bible), les Armens, les Khatiss et les gens de tous les pays voisins pour tomber sur l'Ourartou et l'Assyrie, qu'ils mirent à feu et à sang. Les villes incendiées, les populations massacrées, les rois d'Ararat durent se réfugier dans les montagnes et disparurent peu après, quand les Mèdes vinrent leur donner le dernier coup (580 ?) Les débris des populations allèrent, les uns se retrancher dans les montagnes du Caucase, aux monts Pontiques et au pays des Carducques, les autres, comprenant les familles terriennes, s'incorporèrent dans le sein des nouveaux maîtres d'Ararat. Le royaume d'Ourartou fut oublié bientôt, et les œuvres qu'accomplirent les rois furent confondues dans les légendes de Ninus et de Sémiramis, de Haïc et de Bélus. Tout le passé fut rapporté à une lutte héroïque entre les dieux d'Ourartou et de Babylone. Le rédacteur de la Généalogie des Haïkians fit de Haïc l'ancêtre des Haï, pendant que les premiers écrivains d'Arménie le considéraient comme un personnage mythique, semblable à l'Orion des Grecs.

Le peuple arménien des temps historiques fut sans doute, formé de deux éléments, l'un d'origine phrygienne ou thracique, appelé Armien ou Arma, l'autre d'extraction asiatique, nommé Haï.

mais dont on ne trouve la mention nulle part. On est tenté, de prime abord, d'identifier ces derniers aux *Khaldae*, par ce fait que les Arméniens se sont approprié le dieu suprême d'Ourartou, et qu'une tradition plus au moins vague, les fait descendre également d'Aschkenas, (1) c'est-à-dire, des peuples scythes de la région d'Ararat. Mais les historiens arméniens connaissent l'appellation *Khaldi* ou *Khaldik* et ne confondent pas avec leur nom national. Ils voient dans les monuments et les inscriptions de Van, l'œuvre de Sémiramis et une langue étrangère. Les Arméno-*Haï* apparaissent à l'aurore de leur histoire avec des traits tels que leur assimilation aux Ourarti et aux Alarodiens d'Hérodote reste problématique. Par contre, quand on envisage la présence des *Khati* ou *Khat* ou *Hate* dans ces régions de l'*Halys* et de l'*Euphrate*, la langue indo-européenne qu'ils parlaient apparemment, la similitude entre les appellations *Khat* et *Haï*, on doit considérer ceux-ci comme les survivants de ces anciennes populations de l'Asie-Mineure. Les *Khati* du bassin de l'*Euphrate* fusionnèrent avec les Arméniens, tout en gardant leur nom patronymique, qui devint dans la suite l'appellation nationale *Haï*. La fusion produisit d'ailleurs un peuple

(1) Cf. - Hist. d'Arm. Jean Catholicos - Le passage: Ainsi, retenez bien que nous descendons à la fois d'Aschkenas et de la maison de Thorgom.

ayant les aptitudes des uns et des autres : paisible, laborieux, tenace et opiniâtre, capable à l'occasion de courir les champs de bataille.

Les Armens d'origine thracique, apparentés aux Phrygiens avaient devancé ou suivi ces derniers dans leur immigration en Asie-Mineure. A l'appui des traditions rapportées par Hérodote, Eudoxe et Strabon, les historiens arméniens ajoutent une généalogie dans laquelle Thorgom, le Tok-Arma biblique, procède de Tiras (Thrace). Les Armens étaient campés vers les sources de l'Halys, à l'ouest de l'Euphrate (1), et vivaient à l'aventure sous la dépendance de leurs chefs, quand les armées de Sargon vinrent envahir la Cappadoce et la Mélitène (175 av. J.-C.). Ce fut le signal d'une nouvelle émigration vers l'est, émigration favorisée par les offres des rois d'Ourartou qui cherchaient à entretenir de bonnes relations avec les peuples voisins pour les entraîner, à l'occasion, dans leur lutte contre l'Assyrie.

La grande invasion des Cimmériens et des Scythes qui changea la face du monde asiatique permit, à ce que l'on voit, aux Arméno-Haï de se porter au delà de l'Euphrate et de prendre possession des cantons de la rive gauche. Mais la poussée ne s'est pas faite en masse : plusieurs tribus se maintinrent dans les cantons à l'ouest de l'Eu-

(1) Une inscription de Ménouas rapporte l'existence d'un peuple Urmani ou Arméni à l'ouest de l'Ourartou.

phrate, appelées dans la suite l'Arménie-Mineure. La région que les Arméniens venaient d'occuper était un pays montagneux, entrecoupé de vallées profondes et de plaines verdoyantes. Elle comprenait un certain nombre de cantons, parmi lesquels les inscriptions signalent le Supna, l'Enzite, l'Erez, le Ghirzanou, le Dañani. Il y avait nombre de châteaux perchés sur les montagnes, des bourgs populeux, dont quelques-uns Amidi ou Amid (Diarbékir), Argheni, Henni, Anghl, Balou ont conservé leur nom jusqu'à nos jours.

C'est dans leur nouvelle patrie que les immigrants devenus prépondérants furent connus des peuples voisins sous le nom d'Arma, Armaï ou Arméni, peut-être du nom même des dynastes nationaux qui portaient la particule Arma, comme dans Armen-ac, Arma-is Arma-sia, que la Généalogie de Moïse de Khorène nous présente comme les premiers patriarches de la nation. Le pays soumis à leur autorité fut appelé Armina, Armenik, et c'est cette appellation qui a prévalu chez les peuples étrangers, d'abord, chez les Araméens, sous la forme de Tog-Arma, puis chez les Iraniens, les Grecs et les Romains. Le Tog-Arma biblique, pays situé entre Gomer et Gog, c'est-à-dire, entre la Cappadoce et l'Ararat, se rapporte évidemment aux cantons des hautes vallées de l'Euphrate, à l'Arménie d'Hérodote. Cette appellation s'est étendue peu à peu à l'Ourartou, au Biaïna, à mesure que les Arméniens,

faisaient valoir leur prépondérance dans la vallée de l'Araxe, Mais les Armeno-Haï ne purent ni constituer un état homogène, ni fusionner entièrement les anciennes populations. Ils ne tardèrent pas, eux-mêmes, à être englobés dans l'empire Perse. Placés sur la route des peuples envahisseurs, sur le champ d'action de l'antagonisme entre l'Orient et l'Occident, les Arméniens étaient tenus de rester sur la défensive. Ils étaient condamnés d'avance à une vie sans éclat sur ce plateau sans homogénéité géographique.

Ce que nous entrevoyons de ces temps lointains, c'est que, les dynastes arméniens s'étaient scindés en deux, les uns dans la partie enphratienne, les autres dans la région araxienne. Les princes des cantons occidentaux s'intitulaient d'ordinaire, Zareh, Vardane, Archam, ayant pour résidence Archamossat sur l'Arzania; ceux des cantons araxiens s'appelaient généralement Oronte ou Hrand, Schavarche, Tigrane, résidant à Armavir, sur l'Araxe.

La Médie longtemps ravagée par les Assyriens venait de s'organiser: Cyaxare détruisait Ninive, et au bout de quelques années, l'empire Assyrien, qui avait fait trembler le monde oriental, était passé à l'état de légende. L'Assyrie abattue, Cyaxare tourna ses armes vers le nord et vers l'ouest pour soumettre les peuples qui s'agitaient encore. Les Scythes, les gens d'Our-

artou, les Armens, les Moushki reconnurent son autorité. Mais l'allégeance des Iraniens n'arrêta pas l'évolution du peuple arménien que nous signalent désormais les auteurs classiques. Xenophon rapporte l'existence d'un roi arménien ayant pris une attitude hostile, au moment où un changement de dynastie faisait de Kyros le maître du monde (550 av. J.-C.) Il avait été cependant contraint d'envoyer en otage son fils, Tigrane, à la cour du grand roi. Tigrane, qui ne manquait pas de valeur, prit service dans l'armée et gagna l'amitié de Kyros. Il fit la campagne de Lydie, prit part à la prise de Babylone, ce qui lui permit de prendre la succession de son père. Jusque là, plusieurs Tigranes avaient succédé à plusieurs Orontes, et les Arméniens avaient progressé sans éclat. Les insurrections, qui éclatèrent, un peu partout, à l'avènement de Darius, avaient gagné aussi l'Arménie. La révolte apaisée, Darius en fit une satrapie sous le nom d'Armina ou Armenik (518).

Les satrapes d'Arménie dont l'histoire n'a enregistré ni les noms, ni les actes, étaient en général, des seigneurs affiliés à la famille royale des Akéménides, parfois des princes indigènes dévoués à la cour royale. Le tribut de l'Arménie consistait en 30.000 poulains et en quelques talents d'argent brut. En outre, les Arméniens devaient équiper des contingents en temps de guerre. C'est ainsi qu'ils figurèrent dans les armées

de Darius et de Xerxès pendant les guerres médiques. Cet état de vasselage, l'influence des mœurs et de la langue persane firent que l'Arménien perdit toute connaissance de sa propre existence et fut confondu dans la masse des Iraniens. Mais les deux siècles de soumission à l'empire Perse ont été pour les Arméniens une période de prospérité et de développement. L'attachement envers le pouvoir royal s'est si bien accentué que les Arméniens, archers et cavaliers, se portèrent en grand nombre dans les armées de Darius Codoman pour combattre Alexandre à Issus.

L'empire perse renversé, l'Arménie passa sous l'autorité des Macédoniens. A la mort d'Alexandre, Perdicas en eut la haute main. Eumène nomma au gouvernement de l'Arménie Orientale Artavasd, un prince national. Au partage des états d'Alexandre, les satrapies d'Arménie échurent aux Séleucides, qui se contentèrent, eux aussi, de laisser le gouvernement dans les mains des princes indigènes, en usant à leur égard de douceur et d'intimidation selon la force ou la faiblesse de leurs lieutenants.

Les Séleucides durent surtout se préoccuper de l'attitude des tribus guerrières campées vers l'extrémité orientale de leur empire, dans la Bactriane (Bokhara), en Parthyène (Khorassan). Un descendant de Darius Codoman se mettait à la tête des guerriers parthes, les Mazkouthes, les Gouchans, pour fonder une nouvelle puis-

sance, le royaume des Arsacides. (1) Les successeurs Tiridate et Artaban s'emparèrent de la Médie et poussèrent leur conquête jusqu'au Tigre. Les Séleucides, menacés à l'est par les Parthes, au nord par les royaumes naissants de l'Asie-Mineure, n'eurent plus qu'un semblant d'autorité sur l'Arménie, où régnaient Oronte et Archam. Antiochus le Grand chargea des gouvernements d'Arménie, les généraux nationaux Artaschès (Artaxias) et Zareh (Zariadès), le premier dans la région araxienne, le second dans la région euphratienne. Les nouveaux satrapes, qui étaient entrés en relation avec les royaumes de l'Asie-Mineure, ne manquèrent pas de se déclarer indépendants, quand Antiochus fut battu par les Romains à Magnésie (186 av. J. - C.).

La domination des Séleucides avait duré un siècle et demi, mais sans rien changer à la destinée du peuple Arménien. Pendant que la conquête d'Alexandre avait changé la face des choses en Egypte, en Syrie, dans l'Asie-Mineure, que les arts et les sciences avaient pris un grand essor sur les rives de la Méditerranée, les Arméniens étaient restés isolés, à l'état de barbarie, ignorant l'art de l'écriture. On ne rencontre en Arménie aucun vestige de monuments datant de ces

(1) Ainsi appelé du nom d'Arsace, titre donné aux rois parthes. Arsace est une corruption du mot sanscrit Khajarsha (Xerxès), qui signifie roi, ou plutôt roi des rois.

siècles de domination des Perses et des Séleucides. Les villes d'origine arménienne, comme Armavir, Zaréhavan, Bagavan, Archamossat, n'ont laissé que des ruines informes ou des noms.

CHAPITRE II.

La formation de la royauté Arménienne, la dynastie des Tigranes, les Arsacides. — L'organisation de la royauté, les grands feudataires, le peuple et les croyances religieuses.

Les domaines d'Artaschès et de Zareh, qui avaient pris le titre de roi avec le consentement du sénat romain, se réduisaient à peu de choses. Mais les nouveaux rois, concertant leurs efforts, agrandirent leurs possessions aux dépens des peuples voisins. Ils enlevèrent successivement aux Mèdes, la Caspienne et le Vaspouracan (Van); aux Ibères, la Phaunitide (Kars), la Gogariène (Ardahan); aux Chalybès et aux Mosynèques, la Carénitide (Erzroum) et la Dêrxène (Terdjan); aux Cataons, l'Akilisène (Erzindjian); aux Syriens, la Taronitide (Mouche). Les royaumes naissants d'Arménie étaient loin de former un tout homogène : à côté des éléments non as-

simulés, des seigneurs terriens se partageaient le sol et contrebalançaient l'autorité royale. Il fallait une nouvelle capitale à la place d'Armavir que l'Araxe ne baignait plus. La nouvelle résidence royale appelée Artaschat (Artaxata) du nom du fondateur, fut érigée également sur l'Araxe, dans une forte position. Selon une tradition, Annibal réfugié en Arménie après sa défaite en aurait conçu le plan. Artaschès mourut probablement vers 160 avant notre ère, et eut pour successeur son fils aîné Artavasd, qui, selon la légende, était en proie à la démence.

Mithridate II, dit le Grand, le IX^e arsace des Parthes (114-86) avait tourné ses armes contre le roi de l'Arménie araxienne, qui avait enlevé aux Mèdes et aux Ibères quelques districts dont il réclamait la restitution. La résistance que l'arsace parthe rencontra en Arménie, le força de faire la paix en prenant pour otage le prince héritier. Celui-ci devint plus tard Tigrane le Grand, qui réussit à monter sur le trône, vers 95, en cédant aux Parthes les districts enlevés par ses pères.

A la suite de difficultés qui surgirent dès le début de son règne entre lui et le roi Vardane de l'Arménie euphratienne, Tigrane attaqua ce dernier, le vainquit et le mit à mort. Tigrane devint dès lors l'unique souverain des deux Arménie, et son pouvoir s'étendit de la vallée du Kour jusqu'à la Cappadoce et la Mélitène. Le règne de Tigrane, qui dura environ 40 ans, fut un éclair

dans l'histoire de l'Arménie par les tentatives de conquête et de suprématie dans les affaires d'Asie. Allié à Mithridate Eupator, roi du Pont, son beau-père : Tigrane étendit sa domination sur l'Ibérie, l'Atropatène, l'Adiabène, l'Osrhoène, la Cilicie et la Syrie. Il pénétra jusqu'en Assyrie, força les Parthes de renoncer à leur suprématie sur la haute Mésopotamie. Il fonda une nouvelle capitale, Tigranocerta. Dans ses longues luttes contre les Romains, il défit les légions de Lucullus, mais vaincu à la fin par Pompée, il vit ses conquêtes s'envoler, et l'Arménie rentra dans ses anciennes limites.

Son fils Artavasd, qui eut le malheur de flotter entre les deux puissances rivales, les Romains et les Parthes, tomba dans le piège, fut saisi par Antoine avec ses femmes et ses enfants. Rélégué en Egypte, Cléopâtre s'en débarrassa en le faisant décapiter au lendemain de la bataille d'Actium. La dynastie des Tigranes s'éteignit d'ailleurs peu après, en l'an 10 (ap. J. C.) avec Erato, sœur régnavante de Tigrane IV.

L'extinction de la famille royale amena naturellement l'anarchie. Les grands d'Arménie désunis, livrés aux dissensions intestines, acceptèrent tout prince que leur imposèrent les Romains et les Parthes. Aucun de ces princes ne put d'ailleurs assurer la succession du trône à sa famille, et ce régime qui dura deux siècles, fit de la royauté arménienne un jouet entre les Romains

et les Parthes. La série commence par Vonone (16 ap. J. C.), frère de l'arsace Fraat IV, soutenu par Rome, mais qui dut abandonner le trône sous les menaces d'Artaban. Zénon, candidat de Rome et fils de la reine Pitidoris du Pont, garda le pouvoir jusqu'à sa mort. Sous ses successeurs, Mithridate et Rhadamiste, apparentés aux rois d'Ibérie, l'Arménie fut en pleine anarchie. La prépondérance ayant passé aux Parthes, Valarse 1^{er} parvint à placer son frère cadet Tiridate, qui fut agréé par Rome, quand il se rendit en Italie pour rendre hommage à Néron (53). Son successeur désigné par Rome fut encore un prince ibère que Chosrau II ne tarda pas à détrôner. Ce fut le motif de la grande expédition de Trajan, qui vint occuper l'Arménie pour en faire une province romaine (113). Les destinées de l'Arménie flottaient entre les puissances rivales, quand Antonin le Pieux donna le trône à Soyémus, un descendant de la famille royale d'Emesse, personnage considérable du sénat romain. La guerre est aussitôt déclarée par les Parthes, et Soyémus est obligé de s'enfuir. Licius Vérus, collègue de Marc-Aurèle, renouvelle l'expédition de Trajan, s'empare de Ctésiphon, ravage une fois de plus Séleucie. Le candidat de Rome revient et finit son règne, vers 166. Son successeur nommé par Rome est un certain Sanatrouc, fils ou neveu d'un des Abgares de l'Osrhoène. Celui-ci ne tarde pas à devenir la victime des Parthes: Artaban IV

profitant de la guerre civile entre Niger et Septime-Sévère, le fait périr dans un complot, ourdi par les grands d'Arménie gagnés à sa cause. C'est tout ce que l'on sait de son règne de 27 ans (193), à part les faits légendaires de la chronique nationale, d'après laquelle Sanatrouc aurait régné dans la première moitié du I^{er} siècle et aurait une première fois embrassé le christianisme pour le renier ensuite.

Artaban, qui était de la lignée des Arsacides Pahlavi ou Pehlévi, fit monter sur le trône d'Arménie, Valarse, un de ses frères ou neveux. Valarse obtint vite l'assentiment des grands et fonda une dynastie qui se maintint en Arménie jusqu'au premier quart du V^e siècle. Il convenait aux Romains de protéger désormais ces Arsacides considérés, après la chute de la branche aînée, comme les ennemis politiques des Sassanides, les nouveaux adversaires de Rome en Orient. Les nouveaux rois d'Arménie furent appelés, à l'instar des souverains parthes, Arsace, et leur dynastie prit la désignation générique d'Arsacide ou Archacouni (1).

Valarse fut un prince renommé et clair-

(1) Les récits nationaux reconnaissent l'existence d'un Valarse ou Valarsace comme fondateur des Archacouni, mais ils portent l'événement à l'an 150 avant notre ère et font d'Artaschès et de Tigrane des descendants de ce prince, ce qui bouleverse totalement les faits historiques qui se sont déroulés en Arménie dans le cours des I^{er} et II^e siècles.

voyant: il suivit la politique qui convenait à l'Arménie et accepta l'allégeance de Rome. Mais l'Arménie qu'on avait laissée en paix depuis une vingtaine d'années, était de nouveau troublée par les agressions insensées de Caracalla. Celui-ci à la recherche de victoires, appela Valarse, alors en contestations avec ses fils, le garda en prison, Macrin usant de douceur envers les Arméniens qui s'étaient rangés du côté des Parthes pendant la guerre, reconnut Tiridate II, fils de Valarse, mort en prison.

La grande insurrection suscitée par Artaschir le Sassanide avait renversé l'empire des Parthes (226). Artaschir, zoroastrien orthodoxe, qui poursuivait l'anéantissement de toute la lignée des Arsacides, attaqua l'Arménie, mais sans succès. Son fils Sapor I^{er} revenant à la charge, mit en fuite Tiridate II, en ordonnant d'introduire partout en Arménie le culte du feu sacré. Les succès remportés par le roi de Palmyre sur le Sassanide permirent aux Romains d'appeler sur le trône Chosrau, frère de Tiridate. Celui-ci ne tarda pas à tomber dans un guet-apens dressé par Sapor en 271: il fut tué par ses parents, et son enfant du nom de Tiridate fut à peine sauvé et porté en territoire romain. L'Arménie tombait encore une fois sous la dépendance des rois Sassanides jusqu'à la prise de Ctésiphon par Carus (283). Peu après Dioclétien désignait comme roi d'Arménie le jeune Tiridate

III qui avait grandi à Rome. La tranquillité semblait être rétablie, quand Nerses revint à la charge. Tiridate était mis en fuite comme son oncle, mais il rentrait bientôt avec Galère en combattant dans l'armée romaine. La victoire de Galère et la politique de Dioclétien assurèrent une période de paix qui dura jusqu'à la fin du règne de Constantin. Tiridate III, élevé en pays romain, devait marquer son règne, après ses infortunes, par un fait immense pour les destinées du peuple arménien : la conversion officielle de l'Arménie au christianisme.

Le royaume d'Arménie, taillé à l'image des antiques monarchies orientales, était formé, même dans ses limites restreintes, de contrées et de pays sans homogénéité, que se partageaient des familles terriennes. Les chefs de ces familles, appelés nakharar, ischkan, bdeïchk, chahap ou sadrape, possédaient la terre d'une manière héréditaire. Il n'y avait ni pouvoir central, ni armée régulière, ni justice générale. C'était l'image de la Féodalité. Les seigneurs, les grands étaient les vassaux du roi, mais cela n'empêchait pas de faire la guerre contre lui et de se débarrasser d'un prince qui ne leur convenait plus.

Un certain nombre de dignités relevaient directement du roi et de la cour : la charge de Hazarapet ou surintendant des revenus et des

campagnes ; le commandement des troupes dites royales, qui était une fonction héréditaire dans la même famille ; le Mardpet ou gardien du harem, qui était en outre chargé de l'administration des domaines royaux. Le nombre de familles feudataires qui se partageaient les territoires du royaume d'Arménie était fort grand. Quelques-unes étaient aussi riches que la maison royale ; leurs chefs avaient le pas à la cour et observaient avec rigueur les questions de préséance. Les Bagratides tenaient apparamment le premier rang et formaient à l'origine une famille sacerdotale. Ils avaient le titre d'aspét et le droit de couronner les rois. Ils acquirent une grande importance à partir du VI^e siècle, et Achot Pagratide fut reconnu vers la fin du IX^e siècle comme roi d'une partie de l'Arménie. Une famille de grande noblesse était celle des Camsaracans. Elle était d'origine parthe ou pahlave et jouissait d'une grande considération à cause de sa parenté avec les Arsacides. La célèbre famille des Mamiconiens, également de souche étrangère, peut-être de la Sogdiane, paraît avoir émigré en Arménie au temps de Tiridate II. C'étaient des hommes de guerre célèbres ; ils avaient la dignité de sparapet ou commandant des troupes royales, devenue héréditaire dans la famille, même après la chute de la royauté. Ils étaient fameux par leurs moeurs austères, leur

droiture et leur amitié. La puissante famille des Arzrounis (1), dont l'origine remonte au temps des rois d'Ourartou, possédait d'abord le district d'Arzen, au sud de la Taronitide, puis le pays de Van, qui lui était venu en partage au temps de la conquête mède. La politique des Arzrounis avait consisté à vivre en bonne intelligence avec les Sassanides, comme avec les califes. Les Bagratides, les Mamiconiens et les Arzrounis jouissaient d'ailleurs d'une grande considération auprès de la cour de Byzance : ils se rendaient fameux dans les armées byzantines par leur valeur guerrière. Une autre famille non moins célèbre était celle des Sunides ou Sunik, qui tirait son origine des Saces et qui s'était implantée sur les bords du Kour, dès le VIII^e siècle avant notre ère. Ils étaient apparentés aux Bagratides et même aux Sassanides. Les Rouchtounis, qui descendaient aussi des rois d'Ourartou et qui détenaient un domaine au nord-ouest du lac de Van, furent dépossédés par les Arzrounis pendant les expéditions de Sapor II. Mais la famille n'a pas disparu et plusieurs Rouchtounis furent mêlés aux affaires d'Arménie sous les Byzantins et les Arabes.

Le peuple arménien n'était pas partagé en castes comme certaines nations du Caucase. Au

(1) Elle s'appelait aussi Vaspouracan, titre donné par les rois de Perse.

noyau formé par les tribus Arméno-Haï, étaient venus s'incorporer une partie des anciennes populations d'Ararat, par le fait des conquêtes ou de l'intérêt politique. On ne distinguait en Arménie que deux classes d'hommes : les propriétaires du sol ou la noblesse et les prolétaires. Le droit d'hérédité dans la possession de la terre était la base de l'organisation sociale. Le chef de famille était tout ; le fils, les petits-fils et leurs femmes lui obéissaient sans conteste. Le père ne se désaisissait de sa fille qu'en échange d'un présent. Dans le peuple où la médiocrité des ressources restreignait nécessairement le nombre des épouses, la vie domestique était calme et affectueuse, Dans la noblesse la polygamie était pratiquée largement. Il ne pouvait avoir de justice organisée au milieu d'une pareille société : les crimes étaient punis au gré de la volonté du roi ou du seigneur. La torture était la base de la pénalité : on jetait les criminels dans des souterrains, les condamnés étaient décapités ou assommés à coups de pierre comme chez les Perses ; on crevait les yeux aux condamnés politiques. Le peuple aussi bien que les seigneurs vivaient dans l'ignorance. L'Arménien n'ayant pas su écrire dans sa langue jusqu'au milieu du V^e siècle, est resté étranger à la culture intellectuelle ; il s'est contenté pendant longtemps des chants de ses bardes.

Les Arméniens croyaient, en général, aux

esprits invisibles et à l'influence qu'ils exerçaient sur la vie de l'homme. Les esprits étaient bons ou mauvais; les uns faisaient le bien, les autres le mal. On ajoutait fois aux êtres fantastiques, à la magie, à la sorcellerie. On s'imaginait que les esprits se manifestaient parfois sous la forme de monstres, comme les dragons, les hommes à tête de chien, les taureaux effrayants, habitant le fond des lacs et des rivières.

Il existait à Armavir un culte d'oracles semblable à celui des Pélarges que les Arméniens avaient transporté jusqu'au plateau d'Ararat, leur nouvelle patrie. L'oracle était rendu par le murmure des feuilles d'un platane sacré, appelé Soss (le *Platanum Armeniacum* des Romains). C'était une sorte d'animisme ou la croyance des esprits anthropomorphes puissants, qui s'annonçaient par des vents en des endroits sacrés, comme Jehovah chez les Hébreux.

Le culte d'Armavir fut bientôt supplanté par le paganisme asiatique, par le culte de la grande déesse Anahit ou Anaïtis (1). C'était la déesse de l'amour, le principe féminin de la nature. Son culte était répandu dans l'Asie-Mineure, le Pont, la Cappadoce, à Erez dans l'Akilisène, à Aschetischat dans le Taron. Le culte d'Anahit finit par

(1) Le nom d'Anahit, que les Perses ont appliqué à la déesse asiatique en l'empruntant au texte zoroastrien, fut retenu par les Arméniens au temps de leur dépendance des Iraniens.

prendre un caractère national chez les Arméniens : on l'appela la Reine Anahit, la grande déesse, la gloire, la providence de la nation. A côté d'Anahit trônaient Vahagn et Astghik, formant avec elle une sorte de trinité. Vahagn fut le dieu masculin par excellence du panthéon primitif arménien : il était considéré comme le destructeur des monstres. C'était apparamment le Baal du monde sémitique, importé en Ararat, que les Arméniens appelèrent Vahagn, abréviation de l'appellation sanscrite Vé-rétraghna. Le paganisme arménien prit un nouvel essor vers les commencements de la royauté quand il s'est enrichi de nouvelles divinités importées de l'Asie Mineure et de la Syrie. C'étaient Zeus, Athenae, Appolon, Mithra, Bal-Samin, que les Arméniens ont adoptés d'autant plus facilement qu'ils étaient initiés à leur culte depuis l'époque séleucide, Elles furent encore affublées de noms empruntés à l'Avesta, en raison des exigences de la langue arménienne qui puisait dans le zend toutes les expressions relatives aux idées religieuses. Zeus est devenu Aramazd, le créateur du ciel et de la terre, le père des dieux.

Ces noms zoroastriens, comme les autres emprunts faits à la théologie mazdéenne ont fait croire que les Arméniens pratiquèrent la religion zoroastienne, au moins au temps des Perses. Il y eut peut-être quelques familles, quelques princes attachés à la doctrine mazdéenne, mais en tout cas les dieux du panthéon arméniens personnifient

d'autres idées religieuses et procèdent du monde asiatique et sémitique. Au reste les Arméniens ont prouvé au temps des Sassanides qu'il leur répugnait de pratiquer le mazdeisme iranien.

CHAPITRE III.

La conversion au christianisme, le Patriarcat et l'Eglise arménienne. — L'éclosion des lettres arméniennes.

Ce fut en 301, au commencement du IV^e siècle, que le christianisme devint la religion dominante en Arménie (1). La nouvelle foi y avait déjà jeté de profondes racines et comptait de nombreux adhérents, mais les légendes qui entourent ses origines ne nous permettent guère de nous rendre compte des circonstances qui décidèrent la conversion de Tiridate III et de la cour. Les chroniqueurs et l'Eglise nationale décernent au Clovis d'Arménie le titre de Grand et le rangent parmi les saints pour la part prépondérante qu'il a prise dans l'œuvre merveilleuse de la conversion

(1) On ne saurait exactement fixer l'année. Mgr. Ormanian se prononce définitivement pour 301, d'autres pour 304 ou 305, après la grande persécution ordonnée par Dioclétien. Quelques critiques remontent même l'événement à l'année 285.

officielle. Le Christianisme a, sans doute, gagné l'Arménie par la Cappadoce et l'Osrhoène, mais on ne sait rien de ses débuts, ni de ce qui advint de sa propagation jusqu'au commencement du IV^e siècle. Tiridate jugeant en bon politique des nécessités de la situation, eut la clairvoyance de prendre son point d'appui dans le parti chrétien et suivit, à ce qu'il semble, les conseils de Grégoire, le secrétaire royal, qui avait déjà embrassé la nouvelle foi.

Grégoire était le fils d'un noble parthe, émigré en Arménie, et dont la famille avait pris part au meurtre du père de Tiridate. Il avait été envoyé tout jeune à Césarée pour apprendre le grec et remplir à son retour la charge de secrétaire royal, qui était, à ce qu'il semble, dévolue à sa famille. C'est là qu'il embrassa le christianisme et s'appela Grégoire. Il sut, à son retour en Arménie, l'imposer au roi, à la cour et aux grands, et devint l'apôtre par excellence de l'Arménie. Ses fils Vardane et Aristace, plus connus sous les appellations grecisées de Vardanès et d'Aristacès ont été également à Césarée pour y puiser leur instruction et suivre la même carrière. La dignité de grand évêque du nouveau culte ne pouvait mieux convenir qu'à celui qui avait su opérer la conversion officielle. Tiridate la lui attribua et l'envoya en grandes pompes à Césarée pour recevoir la consécration épiscopale par le métropolitain de cette ville. Pour achever sa mission Grégoire s'entoura

d'un nombreux clergé recruté en Syrie et en Capadoce, et parvint ainsi à propager l'enseignement de la foi à travers l'Arménie. C'est son fils cadet Aristacès, sacré évêque, qui devint son collaborateur et poursuivit l'œuvre, pendant que la père en proie à la haine des ennemis qu'il avait suscités se vouait à la vie ascétique. A en croire les récits nationaux, Grégoire vivait encore quand les évêques d'Arménie furent invités à siéger au concile de Nicée, que Constantin convoquait en 325, pour mettre fin aux querelles religieuses. C'est Aristacès qui rapporta en Arménie les canons de Nicée.

L'œuvre accomplie par Grégoire lui valut le nom d'Illuminateur, titre bien mérité quand on envisage l'éclat de son rôle. Sa grande figure impérissable se transmet d'âges en âges au sein du peuple arménien, et l'Eglise nationale s'en glorifie, à juste titre, en le plaçant au premier rang de ses saints. La part de Tiridate dans le mouvement civilisateur n'est pas moins grande. Ce prince, qui contribua à l'évolution nationale, avait droit de passer aux yeux de la postérité comme le plus illustre de sa dynastie. Il eut cependant le même sort que la plupart des princes de sa famille: il fut pris dans un complot et périt de mort violente, vers 330. De même que ses prédécesseurs, Tiridate ne put dompter les grands, ceux des Sounides, du Vaspouracan, de l'Arzanène, qui s'appuyaient à l'occasion sur la Perse pour méconnaître l'autorité du roi d'Arménie. Sapor II, inquiet du

progrès du christianisme, ne cessait de les favoriser pour comploter contre Tiridate, qui fut blessé au cours d'une chasse. Le chambellan qui était du complot l'acheva par le poison,

Son fils Chosrau II régna dans la paix, mais son petit-fils Tirane ne tarda pas à tomber dans un guet apens que lui tendit Sapor II. Accusé d'avoir pris le parti romain, il fut jeté en prison après qu'on lui eût crevé les yeux (349). Le fils de ce dernier, connu sous le nom générique d'Assace, essaya d'abaisser les grands, mais il ne put surmonter les difficultés, au milieu de la guerre entre les Romains et les Perses. Soutenu un moment par Constance et par Julien, il dût se mettre en fuite devant la guerre civile suscitée par les Arzrounis et autres partisans de la Perse. Quand il accepta d'aller déclarer sa vassalité à Sapor II, il fut saisi et envoyé au château de l'Oubli, où il se suicida de désespoir (367). Le généralissime Vassac Mamiconien, qui l'accompagnait, fut écorché vif et son corps suspendu à la porte de la prison. Il en fut de même de Papa, son fils, qui voulut pratiquer la politique de ménager à la fois la Perse et l'Empire. Valens qui le soupçonnait, le fit périr dans un autre guet-apens dressé par Trajan, commandant des légions cantonnées en Arménie.

Le trône d'Arménie n'était plus tenable. Les partisans de la royauté, les Mamiconiens crurent obvier à la difficulté en appelant au pouvoir les

deux fils de Papa à la fois, l'un sur la portion avoisinant la Perse, l'autre vers les frontières de l'Empire. Ce fut inutile: Théodose qui venait d'arriver à l'Empire, préférant de vivre en paix avec la Perse, accepta le partage de l'Arménie (384), que Sapor II avait proposé quelques années auparavant. La plus grande portion devint un état vassal de la Perse, la petite comprenant la Carénitide, la Sophène et une partie de la Taronitide, forma une province romaine. Les derniers rejetons des Arsacides, Chosrau, Vram-Schapouh et Artaschir régnèrent encore sur la partie attribuée aux Sassanides jusqu'à ce que Bahram V eût décidé d'en faire une province persane (428). Ainsi sombra, au milieu de la rivalité des puissances limitrophes et des dissensions intérieures, la dynastie des Arsacides arméniens, que le protectorat romain avait protégée jusqu'à Théodose I.

La conversion de Tiridate et la dignité de grand-prêtre dont avait été investi Grégoire avaient créé l'Eglise arménienne sans l'intervention d'aucune autre église. La fondation de l'Eglise arménienne fut donc une œuvre nationale, et celle-ci eut au début, une constitution à part. Les successeurs de Grégoire furent ses fils, son petit-fils et ses arrière petits-fils, Nersès et Sahac (Isaac). Ce dernier n'ayant pas laissé de descendant mâle, le siège fut occupé, à partir de là, par des monas-

tiques, selon la coutume de l'Eglise d'Orient. Plusieurs d'entre eux gardèrent ferme le prestige attaché à leur dignité et surent exercer une haute autorité sur les grands et le peuple. Il commencèrent à s'intituler comme les chefs des églises d'Ibérie et de la Perse, *catholicos*, appellation grecque correspondant au primat universel. Puisant leur force dans le sacerdoce, les *catholicos* furent toujours entouré d'une grande considération: ils devinrent les représentants de la nation. jouèrent un grand rôle dans les affaires politiques et constituèrent une sorte d'autorité civile, que les conquérants byzantins, perses, arabes et turcs respectèrent tour à tour.

Les premiers patriarches avaient fixé leur résidence à Valarsapat, à coté des Arsacides. C'est vers la fin du V^e siècle que Jean Mandacouni (478-490) transporta le siège à Dovine, capitale de la Persarménie. La légende de l'église de Valarsapat ou Etchmiazine n'était pas encore créée et cette basilique n'avait pas encore l'importance qu'elle acquit au VII^e siècle, à l'époque où le *catholicos* Comitias (615-628) fit reconstruire l'église tombée en ruines.

Le caractère national de l'Eglise arménienne s'est prononcé surtout par la création des lettres et la traduction des livres saints au V^e siècle. Jusque là la Bible et les rituels étaient lus en langue grecque ou syriaque. et l'on donnait une traduction dans l'église même. L'Eglise arménienne garde

encore la plupart de ses anciennes traditions. Elle honore les saints et les martyres du christianisme et sanctifie ceux d'entre les nationaux qui ont illustré sa fondation, ou qui ont payé de leur vie la défense de la foi en Arménie. Les Icones n'y ont pas cet ascendant dont l'Eglise byzantine eut tant à souffrir. Le clergé qui est élu le plus souvent par les fidèles, ne forme pas de caste; il ne se mêle pas de politique comme au sein de l'Eglise byzantine.

Le comput de l'Eglise arménienne, qui a pour base, non les jours des mois, mais ceux des semaines, fixe les fêtes d'une façon un peu différente de l'Eglise grecque. Les grandes fêtes sont: la *Théophanie* (Noël et Epiphanie), qui se célèbre le 6 janvier du calendrier Julien, comme aux premiers temps du christianisme; les *Pâques*, calculées d'après le vieux style, comme à l'Eglise orthodoxe; *l'Ascension*, le 40^me jour après Pâques; *la Pentecôte*, le 10^me jour après l'Ascension; *la Transfiguration* ou *Vardavar*, le 7^me dimanche après la Pentecôte; *l'Assomption de la Vierge*, le dimanche le plus rapproché du 15 août; *l'Exaltation de la Croix*, le dimanche compris entre le 11 et le 17 septembre (v. s.).

Les dimanches sont exclusivement dédiés à la Résurrection ou à toute autre fête dominicale; les mercredis et les vendredis sont réservés aux offices de pénitence et au maigre. Les fêtes des saints ne pouvant être célébrés qu'en

dehors des jours consacrés aux fêtes dominicales et au maigre, d'une durée de 253 jours, le comput arménien en fait des fêtes mobiles et les reporte aux lundis, mardis, jeudis et samedis compris dans les 112 jours restants.

Les évêques arméniens étaient restés étrangers aux luttes religieuses soulevées aux IV^e et V^e siècles relativement à la nature du Christ. Ils s'étaient contentés de se ranger aux décisions des conciles de Nicée (325), Constanfinople (381) et Ephèse (431) qui avaient été acceptées par les églises d'Orient et d'Occident comme les fondements de l'orthodoxie (1). Le concile de Chalcédoine les avait même laissés d'abord indifférents. Les Arméniens alors en lutte contre la Perse (450-484) pour la défense de la foi, ne pouvaient pas prendre parti dans les controverses religieuses qui agitaient les églises. Les évêques d'Arménie qui avaient été déçus dans leur espoir d'une intervention de l'empereur, portaient un vif ressentiment contre le clergé grec à cause de sa politique astucieuse. Ils avaient pris le parti de se rallier à l'Église d'Alexandrie dont l'orthodoxie n'avait jamais été douteuse. Ils avaient un moment accepté les termes de l'Hénotique ou l'édit d'union de Zénon. La répugnance du clergé arménien pour les nouvelles formules du concile

(1) L'Église arménienne ne reconnaît que ces trois conciles œcuméniques.

de Chalcédoine fit que le clergé byzantin qualifia l'Eglise arménienne d'hérétique. Les Arméniens passèrent outre et une assemblée d'évêques réunie par le catholicos Babghen (506) anathématisa Nestorius et Eutychès, hérésiarques sortis de l'église de Byzance, en réfutant énergiquement les décisions de Chalcédoine (1). A partir de ce jour, les Arméniens rompirent définitivement avec les Eglises grecque et romaine.

En réalité l'Eglise arménienne n'admet comme fondements du Christianisme que les définitions dogmatiques des trois premiers conciles œcuméniques, la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption. Les autres points concernant la doctrine ou la croyance, peuvent être admis ou rejetés, soit à la suite d'un concile particulier, soit en vertu de l'autorité d'un docteur, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour l'intégrité de l'union universelle. Il suffit que l'opinion adoptée ne soit pas en contradiction avec les dogmes sanctionnés par les trois conciles. Cette large compréhension de christianisme fait que l'Eglise arménienne se trouve animée d'une grande tolérance, contrai-

(1) En réalité l'Eglise arménienne confesse la supériorité de la nature divine de Jésus-Christ, et se trouve être monophysite au même titre que l'Eglise d'Alexandrie, mais elle ne se confond pas avec l'église Jacobite, héritière de la doctrine monophysite d'Eutychès.

rement aux idées étroites qui dominent les Eglises latine et orthodoxe.

Pendant que la royauté succombait, il s'est produit en Arménie un événement national de la plus haute importance: la création des lettres, due aux efforts de deux hommes célèbres, le patriarche Sahac, dernier descendant de Grégoire, et son collaborateur Maschhotz. Ce dernier qui s'appelait aussi Mesrop, était originaire du district de Taron (Mouche), issu d'une famille noble. C'était un homme instruit, fort compétent dans les affaires civiles et militaires. Il avait été secrétaire royal, puis il était entré dans les ordres. Le zèle religieux et le patriotisme lui suggérèrent l'idée de traduire les écritures saintes. Il fit part de son projet à Sahac, et les deux collaborateurs demandèrent l'appui du roi Vramschapouh dans cette entreprise qui était appelée, par sa réussite, à éviter l'obligation de rédiger les actes royaux en syriaque ou en grec.

C'est après huit ans d'efforts que Mesrop parvint en 404, à façonner les caractères arméniens, au nombre de 36, capables de rendre le phonétique de la langue. A voir les caractères des plus anciens manuscrits arméniens, les lettres, Ա, Բ, Գ, Դ, Ե, Զ, Է, Թ, Ի, Կ, Ղ, Մ, Ն, Շ, Ո, Պ, Ռ, Ս, Տ, Ի, Փ, Ք ressemblent aux

vieux caractères de l'alphabet grec, avec quelques jambages en plus ou moins, sans compter que ces lettres ont le même rang dans les deux alphabets. Quant aux lettres : Ա, Ժ, Լ, Խ, Ծ, Հ, Չ, Ճ, Գ, Զ, Ձ, Վ, Ր, Ց, on ne saurait encore en déterminer l'origine, quoique plusieurs d'entre elles semblent dériver du syriaque.

L'œuvre de Mesrop parut si merveilleuse aux yeux de ses contemporains que son disciple Corune y voit une révélation divine. Faute de données précises, les chroniqueurs postérieurs ont dû se contenter d'explications ambiguës sur la formation de l'alphabet arménien. Ce que l'on sait, c'est qu'avant Mesrop l'arménien ne fut jamais transcrit avec d'autres caractères.

La première œuvre entreprise fut la traduction de la Bible à laquelle se consacrèrent Sahac, Mesrop et le groupe de leurs élèves (les Traducteurs). Le texte syriaque que l'on avait choisi fut abandonné pour la version grecque des Septante. Le travail ne prit pas moins de vingt ans et fut achevé en 433. On traduisit ou l'on composa ensuite la lithurgie de Saint Basile de Césarée. Dans ce travail on ne s'astreignit pas à une traduction servile : on maintint certains usages empruntés au paganisme, que Grégoire avait transformés en rites chrétiens. C'est ainsi que le rituel de l'Eglise arménienne diffère quelque peu de celui de l'Eglise grecque.

La traduction des livres saints créa, pour ainsi dire, la langue littéraire. L'œuvre de Mesrop donna un caractère distinctif à l'Eglise nationale, qui avec la langue transcrite, assura à la nation une existence particulière à travers les siècles. Aussi Sahac et Mesrop sont-ils pour le peuple arménien les figures les plus vénérées, dont la mémoire est pieusement conservée au sein de l'Eglise nationale. Mesrop mourut en 439 ou 440, quelques mois après son collaborateur Sahac.

Aussitôt transcrit l'arménien apparaît avec un grand bagage vocabulaire, muni de tous les éléments nécessaires pour rendre d'une manière merveilleuse les œuvres de la littérature sacrée. Il possède une originalité et une allure indépendante dans ses aptitudes littéraires, un lyrisme rappelant le genre antique de la poésie hébraïque. Il est impossible que les Traducteurs du V^e siècle l'aient forgé de toutes pièces.

La langue arménienne était considérée, il y a un demi-siècle, comme un idiome à part. Depuis, Petermann, De Lagarde, Hubschmann, Muller se sont rendu compte de sa formation. Elle se rattache plutôt à la souche occidentale des langues aryennes qu'à la branche iranienne. C'est pour enrichir son vocabulaire que l'arménien a emprunté au pehlevi, au syriaque. Son phonétique a été naturellement modifié par son contact avec les langues de l'Asie-Mineure et du Caucase.

Le mouvement littéraire en Arménie s'est

confiné au cercle restreint des moines et des ecclésiastiques, dont l'activité intellectuelle s'est portée surtout à l'étude des livres saints, de la théologie, de la dogmatique, de l'homélie, de la poésie religieuse. Ces ecclésiastiques traitèrent néanmoins quelques sujets philosophiques, la biographie, l'histoire, les chroniques. Les historiens manquent d'ailleurs de sens critique, d'esprit philosophique, de synthèse. Parmi les ouvrages originaux de l'Ecole des Traducteurs, vient en première ligne la Réfutation des sectes religieuses d'Eznic, un des chefs-d'œuvre de la littérature arménienne, où la langue brille par l'ordonnance de la composition et par la correction. L'histoire de Fauste de Byzance date également de la belle époque et abonde en descriptions d'une réelle richesse, mais le style, qui semble être le parler familier de l'époque, s'éloigne quelque peu des classiques. Le livre d'Agathange ou Agathanghelos, ou le récit merveilleux de la conversion de l'Arménie, est encore un ouvrage des Traducteurs, peut-être de Corune qui a écrit la biographie de Mesrop. L'histoire d'Arménie de Moïse de Khorène est le premier essai d'une histoire générale depuis les origines de la nation jusqu'à la chute des Arsacides. Sa composition actuelle date néanmoins, du VII^e et même du VIII^e siècle.

Mais il ne se passe pas un siècle que la langue des Traducteurs n'éprouve des influences

qui lui font perdre ses qualités. Avec l'invasion arabe les lettres arméniennes subissent l'influence fâcheuse de la littérature orientale, avec les métaphores et les longueurs fatigantes dans le récit. Sous les Tatares et les Turcs, la décadence littéraire devient complète, et au XVIII^e siècle, l'arménien se transforme au point d'être méconnaissable. Sans l'œuvre de renaissance entreprise par les Mekhitaristes, sans l'impulsion donnée à l'instruction, l'arménien serait tombé à l'état de langue liturgique, inintelligible pour la nation.

CHAPITRE IV.

L'Arménie sous la domination des Byzantins, des Sassanides et des Arabes.

Le gouvernement des provinces arméniennes échues à l'empire avait été confié par Théodose à un magistrat ayant la dignité de comte romain. Le pays avait formé un territoire militaire, où l'on avait maintenu, jusqu'à Zénon et même jusqu'à Justinien, à peu près, l'ancien état des choses. Les grands gardaient la plupart de leurs anciens privilèges, comme le droit de succession dans la possession des domaines et

apanages féodaux, leurs bannières et leurs guerriers. A l'exemple des empereurs romains qui avaient fait ériger les grandes forteresses de Mélitène et d'Amida, Théodose II (408-450) fit fortifier le bourg de Carine (Théodosopolis) pour défendre contre la Perse les nouvelles possessions.

L'Arménie byzantine vivait dans la paix quand sous le règne de Zénon (416-491) les grands de la Sophène et de Hantsid fomentèrent une sédition du fait de l'immixtion des commissaires impériaux dans leurs affaires. Zénon supprima alors les apanages; il remplaça de plus par des Isauriens, ses compatriotes, les Arméniens qui servaient jusque-là dans la garde impériale. Mais ces mesures vexatoires ne changèrent pas les sentiments de dévouement que le peuple et le clergé portaient envers l'empereur qui avait cherché à apaiser les querelles religieuses. L'Arménie byzantine n'avait pas à se plaindre d'avantage sous le règne d'Anastase, quand surgit la guerre que Cavadt déclarait à l'Empire.

La portion de l'Arménie, échue en partage aux Sassanides, la Persarménie des Byzantins, gardait entièrement son ancienne organisation: les privilèges seigneuriaux restaient intacts, les milices nationales étaient maintenues. L'autonomie existait de fait, et la situation créée à la suite de la disparition de la royauté n'avait

rien d'insupportable. Les rois sassanides s'étaient contentés de nommer un haut commissaire, un magistrat à la fois civil et militaire, choisi parmi les dignitaires de la cour, portant le titre de *marzpan*. La Persaménie aurait joui de la paix, si ce n'était la politiquer religieuse de Yezdeguert II et de Péroze, qui agita le pays durant un demi-siècle. Parmi les grands qui exerçaient une certaine autorité dans les affaires du pays, on distinguait Vahane Amatouni, nommé *hazarapet*; Sahac, le chef des Bagratides; Vassac Suni et Vardane Mamiconien. Vassac, apparenté aux Sassanides, avait su gagner les faveurs de Bahrame V et obtenu la charge de *marzpan* en Ibérie et puis en Arménie. Vardane, petits fils du patriarche Sahac, du côté maternel, avait le commandement des milices nationales et la dignité de *Stratelat*, que lui avait conférée Théodose II. C'était le personnage le plus considérable et le chef reconnu du parti national.

Yezdeguert II (439-457) s'était mis en tête, sur le conseil de son grand ministre Mihr-Narseh de proscrire le christianisme dans ses états et d'assimiler tous les peuples par la religion. Un édit rendait obligatoire le mazdéisme (449). De son côté le nouveau *marzpan* Vassac Suni mettait tout en œuvre en Ibérie et en Arménie pour abattre le courage des chrétiens. Les Arméniens, exaspérés, se révoltèrent, et Vardane Mamico-

nien, à la tête de ses troupes, marcha à la frontière contre l'armée persane qui devait imposer par la force l'exécution de l'édit royal. Le haut clergé accompagnait Vardane et le patriarche Joseph exhortait par sa présence les défenseurs de la foi chrétienne. La rencontre eut lieu à Avaraïr, dans la Médie-Mineure : Vardane, après des prodiges de valeur, tomba sur le champ d'honneur avec un millier de ses défenseurs, mais il sauva la foi, en mettant l'armée persane dans l'impossibilité de poursuivre son œuvre. L'Eglise arménienne ne pouvait oublier ce jour mémorable où le christianisme restait debout en Arménie : elle rend encore hommage à Vardane et à tous ceux qui périrent pour sa défense.

La liberté religieuse était acquise, mais les persécutions et les procédés vexatoires continuaient, même sous le règne de Péroze. Alors éclata une nouvelle insurrection, à la tête de laquelle se plaçait un autre Mamiconien, Vahane, le neveu de Vardane. L'armée persane, continuellement harcelée, était réduite à la défensive, quand Valarse, successeur de Péroze, décréta d'apaiser l'Arménie par la douceur et la tolérance. Vahane se rendit auprès du roi et reçut la dignité de marzpan (485). Le parti chrétien triomphait, et Vahane, qui sut également gagner les faveurs de Cavadt, s'appliqua à réparer les maux et maintenir la tranquillité pendant un quart de siècle.

Son frère Varde ne put garder la magistrature que trois ans, étant soupçonné par Cavadt de prendre le parti des Byzantins dans la guerre qui venait d'éclater.

La guerre que Cavadt déclarait à Anastase en 502, devait durer, avec ses alternatives, un siècle et demi et épuiser à la fois la Perse et l'empire d'Orient. L'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Asie-Mineure devinrent le théâtre de cette lutte interminable, durant laquelle les belligérants vinrent et revinrent les occuper et les ravager tour à tour. Les Perses s'emparèrent d'abord de Théodosopolis, et l'année suivante d'Amida, après un long siège, qui coûta la vie à des milliers d'habitants. Anastase ne put obtenir la restitution des forteresses et la cessation des hostilités qu'en payant une indemnité de 11.000 livres d'or (506). La guerre recommençait 20 ans après sous Justinien, pour continuer jusqu'en 531 à l'avènement de Chosrau I^{er} (Anoschiran) ; puis en 540, sous prétexte de l'appel de l'Arménie byzantine, qui venait d'être sévèrement châtiée à la suite d'une révolte.

Le gouvernement de l'Arménie byzantine avait été donné, en 528, par Justinien au général Sittas (1), son beau-frère, puis à l'arménien Ha-

(1) C'est Sittas qui y a introduit une nouvelle organisation administrative et fit ériger en IV^e Arménie la Sophène, le Hantsid et l'Arzanène.

mazasp Mamiconien. Ce dernier ayant été relevé de ses fonctions et condamné à mort sur un simple soupçon d'intelligence avec les Perses, le peuple poussé à bout par l'oppression du successeur, se souleva et prit les armes contre les autorités, en invoquant le secours du roi de Perse. A la merci des excès et des exactions des gouverneurs zélés qui les traitaient en ennemis, les Arméniens étaient, de plus, persécutés par le clergé byzantin, depuis que Justin I^{er} s'était déclaré le protecteur de l'orthodoxie. Pour diviser les Arméniens dont la tenacité les exaspéraient, Justinien et ses successeurs avaient imaginé de les déporter dans les colonies de la Thrace, et, de transporter à leur place les Bulgares. Malgré ces mesures vexatoires et la haine religieuse, les Arméniens ne manquèrent pas de s'enrôler dans les armées byzantines et servir, en maintes occasions, au premier rang dans les guerres contre les Perses, les Arabes en Asie ; contre les Bulgares et les Avars en Europe. Plusieurs d'entre les officiers de mérite des armées byzantines, étaient des Arméniens.

L'Arménie persane n'eut pas beaucoup à souffrir durant la première période de la guerre perso-romaine. Elle était administrée par des magistrats perses, Bourghane, Den-Schapour, Bahrame et Varazdat, qui avaient su maintenir l'ordre en respectant les vœux de la nation. Les grands d'Arménie, les Mamiconiens en tête,

n'avaient pas créé de difficultés. Chosrau traitait d'ailleurs avec douceur ses sujets chrétiens ; il usait de ménagements à l'égard des Arméniens, qui sympathisaient, malgré tout, avec l'Occident. Le roi de Perse avait désigné, en 564, comme marzpan, Surène, prince apparenté à la famille royale. Celui-ci se signala, contrairement à la politique du roi, par ses duretés et par une attitude hostile à l'égard des grands. En outre, il s'est mis en tête d'imposer la religion des mages, en construisant un temple de feu à Dovine. La révolution éclata quand il fit mettre à mort Manuel Mamiconien, le chef du parti national, qu'on lui avait représenté de connivence avec les Byzantins. Le patriarche Jean II et Vardane, le frère de Manuel, se mirent à la tête du peuple fanatisé, qui massacra Surène, sa garde et ses mages (571).

La révolte suscitée par Vardane fut le signal de la reprise des hostilités entre les deux états en guerre, quand Justin II déclara de son côté prendre sous sa protection l'Arménie et l'Ibérie. Les Perses firent aussitôt irruption en Mésopotamie et en Syrie contraignant Justin à acheter un nouvel armistice au prix de 45.000 livres d'or. Comme la révolte continuait dans la Persarménie et que Chosrau y soupçonnait l'ingérence des Byzantins, la trêve fut rompue bientôt. Chosrau se mit lui-même à la tête de l'armée pour envahir la Mélitène et la Cappadoce. Cette fois les Byzan-

tins, au milieu desquels operait Vardane, remportèrent un succès éclatant : le roi de Perse prit la fuite, la tente royale fut enlevée avec la reine et l'Atâche (le feu sacré), qui accompagnaient toujours le roi. La Persarménie fut occupée, puis évacuée aux termes d'un nouvel armistice conclu en 578. La retraite des Byzantins mettait fin à l'insurrection, pendant que Chosrau décrétait l'amnistie générale.

Contrairement à ce qui s'était passé jusque-là, Maurice, parvenu à l'Empire, se déclarait le protecteur du trône des Sassanides et soutenait Chosrau II (590-628) contre ses ennemis intérieurs. Comme témoignage de sa reconnaissance, le nouveau roi de Perse rendait à Maurice les forteresses de la Mésopotamie ; il cédait en plus une partie de la Persarménie, depuis les rives occidentales du lac de Van jusqu'à la vallée du Kour, à l'exception de Dovine. La tranquillité régnait depuis une douzaine d'années, quand Chosrau II, sous prétexte de venger Maurice, recommença les hostilités. La guerre tourna si bien à l'avantage du roi de Perse, qu'à partir de 604, ses armées parvinrent jusqu'à Chalcédoine, devant la capitale d'une part, jusqu'en Palestine, à Jérusalem (614) d'autre part. Héraolius, qui venait d'organiser une forte armée, parvint bientôt à déloger les Perses de partout. Dans une première campagne, il débarquait en Cilicie pour reprendre Antioche et Jérusalem ; dans une seconde, il gagnait l'Arménie

par Trébizonde, et poursuivant sa marche, il atteignait Ctésiphon, en mettant en fuite Chosrau. La Perse souscrit alors à la paix (629), aux mêmes conditions qu'au temps de l'empereur Maurice.

Le gouvernement de la Persaménie avait été donné par Cavadt II (628) à Varaz-Tirotz Bagratide. Le marzpan arménien, qui s'attachait à réparer les maux causés par la guerre, fut bientôt en butte aux menaces du satrape de l'Arderbeïjan et de Mjej-Gnouni, général arménien commandant l'armée byzantine des frontières. Celui-ci forçait le catholicos Ezzr (Esdras) à accepter l'union rituelle. Varaz-Tirotz, effrayé, s'enfuit avec sa famille après sept ou huit ans de magistrature, abandonnant le pays à son sort.

La lutte acharnée entre l'empire d'Orient et la Perse avait fini par ébranler le trône des Sassanides. Les Arabes, qui avaient déjà conquis la Syrie et l'Égypte, le renversèrent définitivement (652). Les nouveaux conquérants, les Hagarïens (1) des chroniqueurs arméniens, avaient déjà poussé une pointe en Arménie du côté du sud (639). Cette première attaque était repoussée, mais elle mettait la Persaménie dans une situation incertaine. Le patriarche Nersès III (641-661)

(1) Les chroniqueurs arméniens désignent les Arabes sous le nom d'Ismaéliens, mais le plus souvent Hagarïens, du nom d'Agar, la servante d'Abraham et mère d'Ismaël. Il n'ignorent pas du reste l'appellation de sarasins, que les chrétiens donnèrent aux musulmans.

demanda alors l'appui de Constant II, et fit nommer au gouvernement du pays Varaz-Tirotz, l'ex-marzpan, avec la dignité de curopalate. Celui-ci étant mort dans l'année, la magistrature passait au fils Sembat Bagratide, auquel Constant II faisait épouser une princesse de sa famille. Entre temps les Arabes s'emparaient de Naxuana et marchaient sur Dovine pour se livrer au pillage. Force était de traiter avec les musulmans et de reconnaître l'autorité du calife (652). Constant II qui s'était rendu à Dovine à la tête d'une armée pour intervenir, ne s'occupait que de choses religieuses, de l'union rituelle, et s'en retourna sans rien faire. Le catholicos, menacé par le clergé pour son attitude conciliante, dut abandonner son siège. Quand les Arméniens acceptèrent la suzeraineté du califat, Nersès, qui avait été rappelé, intervint alors à Damas pour la magistrature de Grégoire Mami-conien (658).

Le pays jouissait d'une trentaine d'années de tranquillité, quand Justinien II, profitant de la faiblesse du califat déclara la guerre, alors que la magistrature avait passé dans les mains d'Achot Pagratide. Le patrice Léonce occupait la Persarménie, mais il se livrait à la tuerie et au pillage en représailles de sa défection (687), et les Byzantins abandonnaient finalement aux Arabes la Persarménie, ce malheureux pays ballotté entre les puissances rivales depuis les succès

d'Héraclius. Les Arabes dominèrent ainsi une partie de l'Arménie, mais ils ne purent ni entamer les populations, ni imposer leur langue et leur religion, comme ils l'avaient fait en Syrie et en Mésopotamie. Ils s'arrêtèrent du reste devant l'Arménie byzantine, mieux organisée et mieux défendue. Le stratège y disposait de troupes régulières et de milices provinciales capables de s'opposer à toute invasion.

L'Arménie byzantine n'était pas cependant à l'abri de troubles. La révolte, suscitée en 666 sous Constant II, avait été réprimée par le patrice Nicéphore (1). Sous Constantin Copronyme, le stratège Artavasd, de noble souche arménienne, avait marché contre son beau-frère pour le détrôner (743), et sa défaite avait été suivie de proscriptions, de tueries de tous les Arméniens impliqués dans l'affaire. Peu après Constantin Porphyrogénète ordonnait, sous l'instigation d'Irène, sa mère, d'affreuses exécutions à la suite d'un complot.

Depuis l'avènement de la dynastie Isaurienne les Arméniens avaient pris une part de plus en plus grande dans les affaires de l'empire et dans le commandement des armées byzantines. La garde impériale était de nouveau composée

(1) Nicéphore, général d'armée et patrice descendait des familles arméniennes établies à Pergame. Son fils Vardane, élevé, lui aussi au plus haut grade militaire, était parvenu au trône de Byzance sous le nom de Philippique.

en grande partie d'Arméniens. Parmi les grands officiers on comptait Artavasd Mamiconien, Varaz-Tirotz et puis Vardane (le Bardane des Byzantins), patrice, général d'armée, qui fut proclamé empereur en 802, sans pouvoir prendre possession du trône. Par contre son aide de camp, Léon l'Arménien de la maison des Arzrounis y accédait en 813. Sous le règne de Théophile s'était distingué surtout Manuel Mamiconien, célèbre par son courage et son intrépidité.

Les territoires arméniens réunis à l'empire d'Orient avaient été rangés au VIII^e siècle dans une même circonscription, appelée le *thème arméniaque*. Ces territoires comprenaient la Phasian^a (Basen), la Carénitide ou la Haute Arménie (Erzroum), la Sophène et le Hantsid (Kharpout), une partie de l'Arzanène (Myafarkine). Un stratège ou stratelaf, honoré de la dignité de patrice, concentrait dans ses mains les attributions civiles et militaires. Les miliciens du thème étaient réputés comme les meilleurs soldats des armées byzantines.

L'Eglise arménienne avait su garder son indépendance malgré la politique religieuse et la pression des empereurs, qui cherchaient à imposer l'orthodoxie byzantine. Le clergé arménien avait fait toujours opposition pour maintenir, coûte que coûte, cette indépendance qu'il considérait comme la sauvegarde de la nationalité. Le catho-

licos Moïse II (1), qui dut aller à Constantinople pour accepter l'union rituelle, déclina à son retour les ordres de Maurice. Son successeur Abraham mit tout en œuvre pour empêcher la séparation des Géorgiens, mais il ne put réussir (608). Comitas, enhardi par les succès de Chosrau II, rejeta encore une fois le concile de Chalcédoine. Esdras et Nersès III, cet ancien militaire et politique avisé, cédèrent sous la pression, mais leur union apparente n'eut d'autre résultat qu'une plus grande animosité contre les Byzantins. Ces démêlés religieux avaient rendu insupportable la situation des Arméniens dans les territoires byzantins, où le haut clergé grec menait une véritable campagne de persécutions contre les Arméniens hérétiques. L'intolérance religieuse fit que les adhérents des églises indépendantes d'Orient accueillirent, en maintes occasions, les Perses, les Arabes, les Turcs et les Tatares en libérateurs, plutôt que de défendre l'empire contre les invasions.

Entre temps, l'Église arménienne eut à lutter contre les Manichéens, les Pauliciens et autres sectaires qui se multipliaient en Arménie aux VIII^e et IX^e siècles. Les catholicos Nersès III et Jean d'Otzine les combattirent, mais ils ne purent em-

(1) Moïse II fit adopter la réforme du calendrier ecclésiastique qui avait été discutée sous son prédécesseur Nersès II; réforme défectueuse, mais qui fixait une ère nationale, commençant le 11 août 551.

pécher leur multiplication. Les Pauliciens furent à la fin attaqués par les armes sous le règne de l'impératrice Théodora, qui en fit massacrer, en 835, plus de cent-mille, dit-on.

C'est au milieu de l'anarchie à laquelle fut livrée l'Arménie pendant l'invasion arabe, que la position du patriarcat devint difficile. Il eut surtout de mauvais jours à traverser dans le IX^e siècle, alors que l'Arménie arabe était en proie à toutes les violences des émirs. Sous le règne de Haroum-el-Rachid, l'émir de Dovine avait voulu s'emparer de tous les biens de l'Église, en menaçant de mort tout le clergé.

Le calife Abdul-Mélek (685-705) enlevait l'administration aux dignitaires indigènes pour la confier à des généraux musulmans ou émirs (1). Ceux-ci se signalèrent en général par une férocité inouïe : ils traitèrent les habitants en ennemis et les persécutèrent tant qu'ils purent. L'émir Abdullah commença par la terreur, pillà les églises et s'en prit au malheureux catholicos Sahac qu'il envoya à Damas. Durant la magistrature d'Abdul Aziz et de Merwan (731-744) la tranquillité n'était pas troublée, et Merwan, le futur calife, qui s'était adjoint Aschot Bagratide, lors

(1) Les chroniqueurs arméniens désignent les gouverneurs arabes, qui sont en général des militaires, sous le nom d'ostican.

de son expédition contre les Huns, lui avait confié l'administration, avec le titre de prince des princes. La maison des Bagratides prenait dès ce moment un grand ascendant sur toutes les autres. Mais cet ascendant excitait la jalousie des Mamiconiens qui, sous prétexte de combattre la domination étrangère, se livrèrent à une lutte fratricide. L'inimitié des grands se changea bientôt en une révolte insensée contre l'autorité du califat : elle fut vite étouffée par la mort de Sembat, fils d'Aschot et la dispersion des autres chefs. La victoire de Lachanodracon sur les Sarrasins, en 780, fut le signal d'une nouvelle révolte, qui fut réprimée à son tour par l'émir Yezt (785). L'émir Hol (818) s'appliqua à faire cesser les abus et à administrer pacifiquement. Il eut cependant à réprimer une sédition fomentée par les Bagratides, les Sunides et quelques autres seigneurs. Peu après l'émir Abou-Seïd envoyait en prison à Bagdad Bagarat Bagratide, que le calife avait créé prince d'Arménie. Abou-Seïd était attaqué et s'enfuyait sans pouvoir sauver son fils Youssouf, que les révoltés massacraient (842). Le calife irrité dépêcha alors en Arménie le féroce Bouha, avec ordre de s'emparer de tous les grands et de châtier sévèrement les rebelles. Sembat Bagratide, successeur de Bagarat fut à son tour envoyé à Bagdad, torturé et jeté en prison, mais la rigueur avec laquelle le calife Motawakel voulut sévir contre les Arméniens ne réussit

pas à faire mettre bas les armes. Ces agissements étaient d'autant plus inopportuns que les Byzantins prenaient l'offensive et portaient la guerre en Mésopotamie et en Syrie. Les Arméniens prenaient courage et Aschot, le fils du malheureux Sembat, levait encore une fois l'étendard de la révolte. Menacé par les Byzantins, le calife cédait et reconnaissait finalement Aschot Bagratide comme premier magistrat, avec la dignité de prince des princes d'Arménie (859). Les Bagratides s'octroyaient ainsi l'autonomie politique après un siècle de terribles convulsions.

CHAPITRE V.

Les principautés des Bagratides et des Arzrounis. — L'invasion Seldjoukide.

On eut dit, quand Aschot I^{er} se fit donner le titre de prince d'Arménie, que les Bagratides allaient recueillir la succession des Arsacides. La tâche était plus que difficile : il fallait s'affranchir du joug étranger, puis triompher de la rivalité des autres feudataires puissants, comme les Arzrounis et les Sunides, qui gardaient toujours leurs prérogatives féodales. Bien plus, l'œuvre

de l'unité nationale allait à l'encontre de la politique de l'empire Byzantin, qui comptait parmi ses sujets une partie des Arméniens. Les dissensions religieuses, qui continuaient toujours, avaient si bien tendu les relations, que les Byzantins éprouvaient à l'égard des chrétiens d'Arménie, autant de répulsion que pour les musulmans. Le retour offensif des Byzantins sous Basile, Nicephore et Zimiscès n'avait d'autre objectif que l'annexion des contrées arméniennes à l'Empire. Dès lors, les Bagratides durent se contenter de leur titre pompeux de roi, et ne furent que des princes sans force, à la merci de leurs voisins, et de l'invasion des Turcs qui devait se produire au XI^e siècle. Malgré leur faiblesse, le règne des Bagratides et des Arzrounis fut un bienfait et une ère de prospérité pour l'Arménie. Ces princes protégèrent les arts, le commerce; ils bâtirent des villes, des forteresses, élevèrent de nombreuses constructions, dont les ruines jonchent encore les districts d'Ararat et de Vaspouracan. Tout ce que l'on rencontre aujourd'hui comme vestiges de l'activité du peuple arménien date de l'époque Bagratide.

Le royaume des Bagratides comprenait l'Araxiane, notamment le Schirac (Ani) et le Vanand (Kars); la ville de Dovine, la dernière capitale de l'Arménie, était même au pouvoir d'un émir. Par contre, les Arzrounis possédaient un domaine plus considérable: les régions de Van, d'Urmia,

de Naxuana, de la Moxuène, au sud du lac de Van. Les Sunides détenaient leur antique patrie confinante l'Albanie.

Aschot avait pacifié le pays et vivait en bonne intelligence avec l'émir de l'Aderbeïjan, alors le dynaste musulman le plus puissant des confins d'Arménie. Le nouveau roi, qui avait été reconnu par Basile I^{er}, s'empressa d'aller à Constantinople saluer Léon VI. Aschot dont le règne s'annonçait sous d'heureux auspices, mourut en route avant de rentrer dans son pays. Ni son fils Sembat, ni ses petits-fils Aschot et Abbas (889-952) ne purent consolider le trône. Le premier mena une vie misérable : il se prit de querelle avec les dynastes chrétiens ses voisins, et puis avec Gaghik, prince du Vaspouracan, qui s'était fait donner, lui aussi, le titre de roi par Youssof, émir de l'Adarbeïjan, ennemi juré des Bagratides. Sembat tomba à la fin dans les mains de Youssof, qui le fit enchaîner et livrer au bourreau.

Gaghik Arzrouni avait, au contraire, assuré la tranquillité dans ses domaines, en étendant sa suprématie sur tous les grands du Vaspouracan. Il avait établi sa résidence à Vostan, sur le bord méridional du lac de Van, et avait bâti une belle église dans l'îlot d'Agthamar, qui lui servait de refuge.

Le réveil de l'empire Byzantin vers le milieu du X^e siècle, les victoires de Nicéphore Phocas, de Zimiscès effrayèrent à tel point les lieutenants

du calife, que ceux-ci mirent un frein à leur ardeur de subjuguier les chrétiens. C'est au milieu de ces circonstances favorables qu'Aschot III, dit le Charitable, arrivait au pouvoir. Celui-ci organisa ses milices et devint assez fort pour en imposer à ses voisins. Les discordes intérieures ne l'épargnèrent pas cependant : il dut partager son domaine et céder le district de Vanand à son frère Mouchegh, qui s'empressa de prendre le titre de roi de Kars. C'est sous son règne que Zimiscès parut dans la Taronitide, à la tête d'une forte armée, pour combattre les Sarrasins. L'empereur byzantin, qui avait terrifié le califat, était lui aussi, d'origine arménienne, natif de la Sophène. Aschot s'empressait de mettre à sa disposition un contingent de cavaliers. De ses trois fils, Sembat, Gaghik et Gourghène, l'aîné Sembat lui succéda le premier ; le plus jeune, Gourghène, reçut comme apanage les districts de l'Albanie, avec le titre de roi, comme c'était devenu l'usage. Sembat fit d'Ani sa capitale, qu'il agrandit et fortifia de nouveau. Ani devint alors la ville la plus considérable et la plus riche de l'Arménie. Sembat II, qui a laissé dans les chroniques nationales le renom d'un glorieux roi, eut lui aussi des démêlés avec son oncle Mouchegh, roi de Kars : une lutte fratricide qui ne put être arrêtée que par l'in-

tervention de David, le puissant curopalate de Taïk. Sembat finit ses jours en 990, sans postérité, après un règne de douze ans.

Dans le Vaspouracan, le roi Aschot Arzrouni ornait, à l'exemple des Bagratides, Vostan de fortifications, de palais, d'églises, de monastères à l'usage des moines studieux. Le patriarche Jean V, dit l'Historien, ne trouvant pas de sécurité à Dovine, ruinée d'ailleurs en grande partie par un tremblement de terre (894), transportait son siège dans le Vaspouracan. Ses successeurs s'établirent à Agthamar (1) jusqu'à l'année 959, quand le catholicos Anania alla se fixer à Arkina, près d'Ani.

La célèbre famille des Sunides (Sunik) était toujours en possession de son patrimoine situé sur les confins de l'Albanie (Karabagh). En butte aux mêmes exactions, les Sunides avaient opéré, souvent, de concert avec les Bagratides. Au temps d'Aschot 1^{er}, le chef de la famille était un certain Vassac, qui épousa une des filles du prince des princes. Les chroniques nationales appellent cette principauté le royaume des Sunides ou de Capane, du nom du château, où les princes avaient établi leur résidence. Ils dispa-

(1) C'est depuis cette époque que les évêques d'Agthamar se donnèrent eux aussi, le titre de catholicos et le gardèrent jusqu'à nos jours, en se réconciliant avec le titulaire d'Etchmiadine.

rurent de la scène, comme les Bagratides et les Arzrounis, sous l'invasion seldjoukide. Les nombreuses ruines d'églises, de monastères, de châteaux, attestent que les princes sunides avaient suivi le mouvement imprimé en Arménie dans le Moyen Age. Au VII^e siècle le pays des Sunides était devenu le principal foyer d'instruction, avec un monastère célèbre à Tathev.

L'époque bagratide qui se signala par l'éclosion des arts, particulièrement de l'art de la construction, n'exerça pas une action caractéristique sur l'évolution littéraire. L'activité des écrivains, des moines ou des ecclésiastiques s'est bornée à la littérature religieuse, aux hymnes, aux odes et aux chants d'église. Stéphane Sunide, auteur du VIII^e siècle, en a composé plusieurs qui se font remarquer par leur charme et par l'élévation des idées. Le patriarche Jean III d'Otzine (717-628), surnommé le Philosophe, érudit, théologien et poète à la fois, écrivit des lettres pastorales contre la secte des Pauliciens, des homélies et puis des hymnes, des mélodies, qui ne manquent pas de beauté. C'est seulement au commencement du X^e siècle que surgissent des auteurs qui traitent le genre historique, mais qui n'ajoutent aucun éclat aux lettres arméniennes. Le catholicos Jean V (l'Historien) compose une histoire générale d'Arménie qui commence au déluge, selon la Bible, et va

jusqu'au règne d'Aschot II. Son contemporain Thomas Arzrouni, avec son histoire de la maison des Arzrounis, lui est supérieur par ses connaissances plus étendues, comme par le style. Un autre chroniqueur, qui a écrit quelque temps après, Stephanos de Taron, dit Açoghik, fournit de précieux renseignements sur l'histoire générale de son temps. C'est Grégoire de Narec, surnommé le Pindare d'Arménie, né en 951, qui illustra les lettres arméniennes au X^e siècle. C'est comme poète d'une originalité inimitable que Grégoire occupe une grande place dans les lettres arméniennes. Dans son recueil de prières ou élégies sacrées, nommé vulgairement Narec, on voit surgir le souffle vivifiant de son âme, avec un style qu'aucun autre ne saurait imiter.

Si les arts plastiques, les arts industriels n'ont laissé que très peu de vestiges permettant d'apprécier l'habileté des artistes, les ruines d'églises, de châteaux, de remparts qui datent du règne des Bagratides, témoignent que l'art de la construction fut des plus prospères en Arménie vers les X^e et XI^e siècles. Rien que les ruines d'Ani forment un ensemble d'édifices qui étonnent encore l'antiquaire. Les remparts, complétés en 980 par Sembat II, constituent un précieux spécimen de l'architecture militaire byzantine. La cathédrale qui fut terminée par la reine Catramité, femme de Gaghiq I^{er}, offre la tour cylindrique coiffée d'un cône, comme les dômes de toutes les

vieilles églises que l'on voit en Arménie et en Géorgie. Le style tout en tirant son origine de l'art byzantin, s'est particularisé par l'ordonnance architecturale, par les éléments empruntés aux Persans et aux Arabes, et par la nature des matériaux entrant dans la construction.

La mosaïque et la peinture murale ont laissé peu de traces pour nous rendre compte de leur adaptation. Par contre, la miniature et l'enluminure ont légué des spécimens d'un bel effet. C'est surtout à partir du XII^e siècle que les artistes arméniens cultivent avec succès l'art de l'enluminure, dans lequel l'ornement polychrome est largement représenté.

Le commerce, qui fut de tout temps très prospère en Arménie, n'a pas manqué de se développer au temps des Bagratides. Les bazars d'Ani et de Théodosopolis regorgeaient des produits de tous les pays, et les marchands arméniens se transportaient partout, à Constantinople, en Italie, en Syrie, à Bagdad, jusqu'aux Indes. Ils servaient d'intermédiaires au trafic des peuples de l'Orient et de l'Occident.

La pression de l'Eglise byzantine pour amener les Arméniens à l'union rituelle continuait toujours à s'exercer. Le patriarche Photuis tenta encore une fois d'établir des rapports avec l'Eglise arménienne; il écrivit des lettres à Aschot I^{er} et au catholicos Zacharie (860), prélat, très versé

dans les questions théologiques, mais la tentative n'aboutit à aucun résultat. Le clergé arménien continuait à se tenir à l'écart, dans un état de méfiance et d'éloignement, et le catholicos Vahane Suni (967-969) devenait suspect pour avoir cherché à adopter certains rites grecs et les canons de Chalcédoine. Un synode réuni à Ani destitua Vahane, et ses successeurs toujours opposés à l'union, surent défendre leurs coreligionnaires des provinces byzantines, qu'on avait voulu attirer dans le giron de l'Eglise grecque.

Depuis un siècle que durait leur autorité, les Bagratides, loin de réaliser l'unité nationale, n'avaient fait que subir des morcellements successifs. Le règne de Gaghik I^{er} (990-1020), frère de Sembat II, mort sans progéniture, fut néanmoins le plus heureux et le plus prospère. Gaghik surpassait en valeur militaire et en œuvres utiles tous les Bagratides. Les musulmans lui avaient donné le titre éblouissant de Schah-in-schah-armen. Il ne put cependant empêcher l'incorporation à l'Empire des états de son allié David le curopalate, de ce dynaste arméno-géorgien, maître du pays de Taik, de la Gogarène et de la ville de Tiflis. Celui-ci ayant été empoisonné, Basile II s'était transporté en Arménie pour prendre possession personnellement du domaine que le curopalate s'était engagé à lui céder.

après sa mort. La situation ne fit que s'empirer après la mort de Gaghik, sous le règne de son fils Jean Sembat, un prince sans énergie et de médiocre intelligence. Menacé par Basile, qui le soupçonnait d'avoir aidé le roi de Géorgie dans ses desseins de s'emparer de l'ancien domaine de David, le Bagratide prenait, lui aussi, l'engagement de céder à l'Empire l'héritage de ses pères. Il déléguait auprès de l'empereur, à Trébizonde, le catholicos Petros pour négocier. Entre temps son frère Aschot lui faisait la guerre et ne lui laissait que la ville d'Ani.

Par un sort fatal toutes ces luttes intestines coïncidaient avec l'invasion des Turcs. La première apparition des Turcs, des Scythes-Tatares des chroniqueurs arméniens, se faisait du côté du Vaspouracan. Excédé des luttes qui désolaient ses domaines, incapable de résister contre les musulmans, épouvanté surtout par l'apparition des Turcs, Sénékérin Arzrouni négociait la cession de sa principauté aux Byzantins. Basile consentit à donner en échange le district plus paisible de Sébaste, avec les dignités de patrice et de magistros. Sénékérin alla se fixer à Sébaste (1022) avec ses fils et ses gens, suivi de 40.000 émigrés, au dire des chroniqueurs. Mais cette seigneurie que les princes du Vaspouracan avaient cru posséder en paix, allait tomber, un

deuxième siècle après, sous la domination de ces mêmes Turcs qu'ils venaient de fuir. Ainsi disparut cette famille des Arzrounis dont l'origine remontait au temps des antiques rois d'Ourartou, et dont la descendance s'était maintenue dans cette partie de l'Arménie confinant la Médie pendant dix-huit siècles.

La cession du domaine des Bagratides qui devait s'opérer à la mort de Jean Sembat ne se fit pas aussi pacifiquement. Les grands s'opposèrent à la demande de Michel IV et se défendirent derrière les remparts d'Ani. Ils élurent Gaghik II (1040), neveu de Sembat, jeune prince valeureux, qu'ils firent sacrer par ce même catholicos Pétros, personnage suspect prêt à remplir toutes les missions. Le jeune prince dut à la fin se rendre à l'évidence et partir pour Constantinople à l'effet de gagner les faveurs de Constantin Monomaque. Il reçut en apanage la petite ville de Bizu, en Cappadoce, et en sus, un palais sur le Bosphore (1045). Son caractère ardent et batailleur lui avait créé une foule d'ennemis, qui le surprirent et l'enfermèrent au château de Cybistra, au nord du Taurus, où ils l'étranglèrent. Vers la même époque Atom et Abousahl, fils de Sénékérim, périsaient assassinés. Gaghik, dernier prince de Kars se maintint jusqu'en 1064, et quand Alp-Arslan eut pris Ani, il abandonna, lui aussi,

son patrimoine en échange d'un apanage dans le Pont, près de Néocésarée. Les Bagratides, qui avaient joué un rôle considérable dans l'histoire d'Arménie, disparaissaient ainsi de la scène. A côté de leur faiblesse, de leur impuissance à réduire le régime féodal, il est juste de signaler que le pouvoir de ces princes fut un temps de bienfait au cours de ces siècles de barbarie.

Les rois sassanides avaient su tenir en respect les peuples belliqueux de la Sogdiane et empêché leur invasion vers l'ouest, mais les Arabes, ayant le plus souvent en vue la propagande de leur religion, avaient, au contraire, attiré les peuples turcs. Récemment convertis à l'islamisme, ceux-ci ne rêvaient que conquêtes. Leur chef Togroul-Beg, petit-fils de Seldjouke, avait fondé une nouvelle dynastie, celle des Seldjoukides. Il s'était emparé du Khorassan, de la Médie, de la Perse. Les Turcs, grossis des hordes des pays conquis, avancèrent alors en Arménie du côté de Van. Ibrahim-Inal, frère de Togroul-Beg, ravagea le Vaspouracan, puis montant vers le nord, s'empara de la ville populeuse d'Arzen (1022) qu'il incendia et pillà entièrement. La plupart des habitants furent emmenés en captivité, les survivants se réfugièrent dans la forteresse voisine de Théodos-

sopolis. Togroul-Beg marcha, lui-même, sur la ville de Kars qui fut prise et saccagée également (1054). Une autre colonne seldjoukide avançait vers l'Arménie occidentale, sur Colonia (Kara-Hissar), sur la ville de Mélitène (Malatia) pourchassant les pauvres habitants dispersés dans les campagnes. Pour s'opposer à l'invasion, il eut fallu disposer de forces que l'empire Byzantin n'avait plus. Peu après, Togroul-Beg revint en Arménie à la tête d'une nouvelle armée, attaqua la place de Manazkert, prit Klath et Arzgué qu'il brûla en massacrant tous ceux des habitants qui tentèrent de résister. Son fils, Alp-Arslan renouvela les attaques pour ranger sous sa domination, la Géorgie, l'Arménie, le Pont et la Cappadoce. Il prit Ani après un court siège (1064). Ce fut la ruine de l'ancienne capitale des Bagratides : les habitants menacés de mort s'enfuirent, les riches mis à la torture, furent obligés de livrer leurs trésors ; les uns s'échappèrent en Crimée, en Pologne, d'autres dans les montagnes du Taurus, en Cilicie. L'invasion turque avançait toujours en Asie-Mineure ; Césarée était prise en 1067. Malgré le danger et l'insuffisance de ses forces, Romain Diogène se portait jusqu'en Arménie pour repousser Alp-Arslan. Il était battu et fait prisonnier. Le torrent de l'invasion s'était arrêté un instant, les Byzantins avaient repris leur ancienne position au milieu de l'anarchie, quand Mélek-Schah

(1072-1093) vint achever les conquêtes commencées par son père. Le nouveau sultan s'empara d'Edesse, d'Alep, d'Antioche, étendant sa domination jusqu'à la Méditerranée. Mélek-Schah ramena à l'ordre les émirs et les tyrans qui opéraient à leur profit : il fit cesser les horreurs, protégea les peuples vaincus, défendit les Arméniens qui s'étaient soumis à sa puissance. La paix et la tranquillité dont jouirent les Arméniens sous son règne arrêta un moment le mouvement d'émigration.

Quant après la mort de Mélek-Schah, l'empire des Seldjoukide se fut dissocié, qu'un de ses neveux, Suleyman, eut fondé la Sultanie de Konia, les territoires arméniens furent partagés entre les Byzantins, les Géorgiens et les émirs musulmans. Pendant que les sultans de Konia étendaient leur autorité dans l'ancienne Arménie byzantine, les rois de Géorgie et les musulmans occupaient tour à tour la vallée de l'Araxe et la ville d'Ani. Les émirs qui avaient élu domicile à Klath et puis à Manazkert, s'intitulaient Schah-Armen, alors que des chefs arméniens tenaient encore les gorges et les châteaux dans le pays des Sunides (Karabagh) et dans les montagnes à l'est de Van. Vers le milieu du XII^e siècle les Géorgiens avaient pris une certaine prépondérance dans le nord-est de l'Arménie, mais le

désordre, l'insécurité régnaient partout, et Ani, dévastée par de violents tremblements de terre ne présentait plus qu'un amas de décombres (1319). La situation n'était plus tenable pour les Arméniens : les uns s'exilèrent, d'autres embrassèrent l'islamisme ou firent cause commune avec les hordes et les Kurdes, qui avaient commencé à avancer vers le nord et à l'ouest. Le mouvement d'émigration, joint à la décroissance de la population fit alors de l'Arménie le domaine des Turcs, Tatares, Kurdes et autres éléments musulmans.

La situation du patriarcat était devenue nécessairement fort précaire, depuis, que la ville d'Ani était tombée au pouvoir des Seldjoukides, des Géorgiens et des Grecs, Le Catholicos Khatchik (1054-1060), neveu et successeur de Pétros, avait été conduit à Constantinople et retenu captif par Constantin Ducas. De là, il se rendait à Tavplur, près de Cocuse (Gœuk-Sou), dans les montagnes du Taurus, pour se rapprocher de ses coreligionnaires réfugiés dans ces parages. On n'avait pu lui donner un successeur qu'en 1065, et le nouvel élu, Bahram Pahlavide ou Grégoire Martyrophile, avait fixé son séjour au château de Zamentau, non loin de Cocuse. Le nouveau catholicos, de noble descendance, était le fils de Grégoire Pahlavide, de cet homme de lettres et

d'épée, qui avait eu le gouvernement d'un comté en Mésopotamie avec le titre de magistrus. La famille descendait, au dire des chroniqueurs, de la tige de l'Illuminateur.

CHAPITRE VI.

Le royaume arménien de Cilicie, les Roubéniens et les Héthoumiens. — L'invasion des Tatares et des Mongols. — Le patriarcat et le mouvement littéraire au XII^e siècle.

Rien ne faisait présager que les Arméniens, à la merci des invasions et de la dispersion, eussent pu créer un nouveau noyau d'indépendance. Cependant après le meurtre de Gagjik II à Cybistra, un de ses officiers, Rouben, apparenté à sa famille, se réfugiait dans les gorges du Taurus, et à la tête de quelques hommes intrépides, il se rendait maître du château Bartzberd, au nord de Sis (1080). Avant lui, d'autres chefs avaient déjà occupé plusieurs châteaux forts dans les montagnes devenues le lieu de refuge des Arméniens. Tel était Oschine, jadis possesseur d'un fief au pays des Sunides.

Oschine était venu en Cilicie auprès de son compatriote Apoulgharip Arzrouni, qu'Alexis Comnène avait nommé gouverneur de Tarse et de Mopsueste (Missis). Oschine avait obtenu par l'intermédiaire de son compatriote, à titre de fief héréditaire, la forteresse de Lambron (Nemroun-Kalé), dominant les Pyles Ciliciennes. Les Byzantins n'étaient pas fâchés de voir les Arméniens devenir leurs gardes-frontières contre les musulmans. D'autres ischkams ou seigneurs arméniens se rendaient maîtres, peu après, d'Ulnia (Zeytoun), des régions montagneuses de Marache, de Kessoun, au sud de la Mélitène.

La prise de possession de ces montagnes n'aurait été d'aucun succès, si elle n'eût pas coïncidé avec l'arrivée des croisés. Ceux-ci soutinrent les Arméniens et les mirent à l'abri de l'action des empereurs de Byzance et des dynastes turcs qui les entouraient de toutes parts. En échange nulle nation que les Arméniens ne leur prêta son aide en hommes, en subsistances et ne fit preuve de plus de fidélité. Malgré la situation privilégiée de leur nouvelle colonie, les Arméniens ne purent ni créer un état compact, ni s'affranchir de leur organisation féodale. L'insuccès des Croisades et la disparition des Mongols consommèrent leur perte dans le milieu du XIV^e siècle, alors que l'islamisme avait acquis un regain de force sur les rives de la Méditerranée.

Au reste pendant un siècle, les chefs arméniens ne furent que des princes montagnards.

Constantin, fils de Rouben, enleva aux Grecs la forteresse de Vahca (Feké), près de Hadjine dont il fit sa résidence. Constantin et Oschine accueillirent avec empressement les croisés sous les ordres de Godefroy de Bouillon et leur fournirent tous les secours. Constantin reçut en récompense la dignité de comte et devint le premier baron de la dynastie des Roubéniens.

Le mariage de sa fille avec Josselin, comte d'Edesse, celui de sa nièce avec Baudouin, frère de Godefroy, ne firent que resserrer l'union des Arméniens avec les Francs.

Le fils de Constantin, Thoros ou Théodoros agrandit le domaine, grâce au secours de Tancrede prince d'Antioche ; il s'empara d'Anazarba (Anavarza), place jadis fortifiée par Justin I^{er} et le calife Haroun-el-Rachid. Il rebâtit, près de Sis, le monastère de Trazarc, qui devint, en même temps qu'un établissement d'instruction, le lieu de sépulture des princes de la nouvelle dynastie. Il était déjà suffisamment fort pour repousser avec succès en compagnie de Basile le Kogh (le Brigand), de cet autre seigneur montagnard du côté de Marache, les attaques des Turcs. Son frère Léon I^{er} (1123-1141) qui lui succéda, ne fut pas aussi heureux. Il s'était emparé d'Adana, de Tarse, quand Jean Comnène arriva en Cilicie, à la tête d'une armée pour le mettre à la raison. Léon

fut pris et mené prisonnier à Constantinople avec ses fils.

On pouvait croire le royaume naissant de Cilicie renversé, quand le fils de Léon, Thoros, s'enfuit de Constantinople pour gagner Chypre et puis Antioche. A la tête de quelques milliers d'hommes il put reprendre les places occupées par les Byzantins et établir son autorité. Aidé des Francs il venait de repousser une attaque du sultan de Konia que Manuël avait excité contre les Arméniens, lorsque l'empereur vint lui-même en Cilicie pour occuper Anazarba et et Tel Hamdon. Thoros eut cependant un meilleur sort que son père : il fut confirmé dans ses domaines, comme vassal de l'empereur, grâce à la médiation de Baudouin, roi de Jérusalem, qui était venu en Cilicie pour saluer Manuel. A la mort de Thoros (1168), il fallut compter avec Mleh, son frère, un ancien Templier, devenu apostat. Celui-ci s'empara, à l'aide de l'atabek d'Alep, de la succession au détriment de l'héritier direct, un enfant en bas âge. Il se maintint cinq ans, au bout desquels, il fut massacré par ses propres soldats.

Le règne de Léon II (1185-1219), neveu de Thoros, qui fut une ère de grandeur et de prospérité du royaume de Cilicie, débuta par une sérieuse offensive contre les attaques du sultan de Konia et de l'atabek d'Alep. Léon était maintenant assez fort pour aspirer au titre de roi. Il profita

de l'arrivée de l'empereur Frédéric Barberousse en Cilicie pour solliciter la couronne. et quand celui-ci vint à se noyer dans le Cydnus, il s'adressa au pape Célestin III et au nouvel empereur Henri VI. Il parvint à ses fins : l'archevêque de Mayence lui portait la couronne royale, et Léon était sacré à Tarse par le catholicos Grégoire Apirat (1198). Mais Léon s'engageait inutilement dans un long conflit armé avec le comte de Tripoli pour la succession de la principauté d'Antioche, qu'il voulait donner à son neveu Rouben, né d'un Bohémond. Celui-ci n'ayant pas les qualités pour dominer la situation, était d'ailleurs renversé au bout de quelque temps. Léon était, obligé de rester sur un pied de guerre continuel pour se défendre contre les musulmans qui l'enserraient de toutes parts. Il se portait tantôt en Cappadoce, à Héraclée, tantôt vers le nord-est, à Albistan, où il repoussait victorieusement Gayas-ed-dine Kaï-Chosrau. Il était battu plus tard à Capane par Aza-ed-dine Kaï-Kaous (1246-1261), et obligé de faire la paix avec Konia en cédant les districts d'Isaurie, au-delà de Sélefké.

Léon II qui avait pris le titre de roi des Arméniens (1), avait épousé en secondes noces

(1) Il existe une moanaie d'or arménienne, qui représente Léon II assis sur un trône supporté par deux lions. Sa main droite porte un globe surmonté d'une croix, avec cette inscription : Léon par le Christ, roi des Arméniens.

Sibylle, fille d'Amaury de Lusignan, roi de Chypre. Ses alliances avec les princes latins, comme le voisinage de ces derniers, amenèrent les Arméniens de Cilicie à adopter les usages et les coutumes des Francs, à modeler la cour de Sis sur celle d'Antioche et de Jérusalem. Il y avait le baïle ou bailli, principal personnage après le roi, une sorte de régent et à la fois tuteur du prince héritier; le connétable ou généralissime ayant sous ses ordres le maréchal; le chambellan et puis le grand chancelier, qui était d'ordinaire l'archevêque de Sis. En adoptant les usages féodaux de l'Occident, la noblesse arménienne avait pris les allures de la chevalerie des Francs: tout baron fut tenu de se faire armer chevalier par le roi, qui en faisait son chevalier-lige. Sous le règne de ce prince les limites du royaume de Cilicie s'étaient étendues à l'ouest jusqu'à Séleucie (Sélefké); au nord, aux Pyles Ciliciennes, avec les châteaux de Cybistra (Eregli), Lambron et Podantus (Bozanti); à l'est, à Capane, Ulnia (Zéytoun) et le golfe d'Alexandrette avec le port de Lajazzo (Aias). Léon avait choisi comme capitale Sissium (Sis), au pied d'un haut rocher, qu'il fit entourer d'une ceinture de fortifications, dont les ruines imposantes subsistent encore. Sous son règne le commerce avait pris un grand essor et la Cilicie était devenue le lieu de transit des marchandises échangées entre l'Asie Mineure, l'Eu-

rope, la Syrie et l'Égypte. Les marchands de l'Europe méridionale, Génois, Vénitiens, Aragonnais, affluaient à Aïas, à Tarse, à Sis, et possédaient des comptoirs remplis de leurs marchandises.

A la mort de Léon, sa fille unique Zabel, proclamée reine, avait été mariée par le baïle Constantin de Lambron, d'abord à Philippe, fils du comte de Tripoli, puis à son fils à lui Hethoum (1). Ce second mariage portait au pouvoir les Hethoumiens de Lambron et scellait l'union des deux familles longtemps rivales, des Roubéniens et des Héthoumiens. Hethoum I^{er} arrivait au trône (1226) au moment où les Mongols de Djenghis-Khan envahissaient l'Asie Antérieure.

Témoudjin, surnommé Djenghis-Khan (l'Auguste), après avoir conquis les pays situés au nord du Gange et de l'Indus, vint à chasser le sultan des Khorasmiens. L'un des fils du souverain dépossédé, Djelal-ed-dine, se jeta avec ses bandes sur l'Aderbeïjan et l'Ararat. La Géorgie fut dévastée comme l'Arménie; puis Djelal-ed-dine s'empara d'Erzroum et saccagea Khlat. Une entente entre les princes de l'Asie-Mineure, Ala-ed-dine Kaï-Kobat (1220-

(1) C'est l'Ayton des chroniqueurs des Croisades.

1237). Hethoum de Cilicie et les différents émirs put refouler l'ennemi commun, qui s'enfuit dans les montagnes du Kurdistan, où il fut poignardé. Les villes ruinées n'avaient encore pu se relever, quand le fils et successeur de Djenghis-Khan chargea Tcharmaghan khan de soumettre les régions à l'ouest de la Caspienne. Mongols et Tatares exterminèrent, en 1235, les habitants de Kantzac; les années suivantes, ils pillèrent Lori, Ani, Kars, marquant leur passage par des tueries et des ruines. Batchou, successeur de Tcharmaghan, marcha, en 1242, vers Erzroum, qui appartenait alors au sultan de Konia. Ghayas-ed-dine Kaï-Chosrau, battu par les Mongols à Erzindjian, abandonna l'Arménie dans les mains des vainqueurs; Sébaste (Sivas) et Césarée étaient ravagées. Héthoum, menacé à son tour, eut alors la pensée de gagner les Mongols: il envoya ses ambassadeurs avec de riches présents, offrant au chef tatare sa soumission. Il livra aussi, malgré la parole donnée, la mère, la femme, la fille du sultan de Konia réfugiées à Sis, que le terrible mongol demandait. Pour sceller son alliance avec les Tatares et arrêter les dévastations qui continuaient toujours, Hethoum se rendit en personne, en 1254, auprès du grand Khan Mancou, à Karakoroum en Tartarie. Bien reçu par le souverain, il obtint deux firmans par lesquels les Tatares s'engageaient à défendre les Arméniens et à exempter les

églises de toute redevance. Hethoum put reprendre à son retour, avec les renforts tatares, les districts de l'Isaurie qui avaient été enlevés par les sultans de Konia.

Bientôt arrivait en Asie-Mineure (1257) Houlaoun, le frère de Mancou, auquel s'était joint Hethoum. Césarée, Iconium étaient de nouveau saccagées; l'autorité des Seldjoukides était complètement anéantie. Houlaoun tournant alors ses armes contre Bagdad, mettait à mort le dernier calife Abbasside, Motassem, avec toute sa famille. Il voulait encore délivrer Jérusalem, quand à la suite des dissensions survenues dans l'Asie Centrale par la mort de Mancou, les Tatares se retirèrent brusquement vers l'Orient. La Cilicie fut dès lors à la merci des Mameluks : Bïbars, sultan d'Égypte, débarrassé des Tatares, fit investir Sis; Adana, Tarsous, Missis furent ravagées (1266). Deux ans après Antioche était enlevée aux Francs, et la chute de cette place aggravait encore la situation de la Cilicie. Hethoum, incapable de lutter contre les Mameluks souscrivit à une trêve onéreuse, et quand son fils Léon, tombé prisonnier, put rentrer de Damas, il abdiqua et prit l'habit religieux, en s'enfermant dans un cloître, où il mourut en 1270.

Sous le règne de son fils, Léon III (1269-1280), les attaques des Mameluks se répétèrent d'autant plus que les dissensions intérieures

paralisaient tous les efforts. Une armée composée d'Égyptiens, d'Arabes et de Turcomans surprénait Missis; Bibars lui-même s'emparait d'Aïntab, d'Albistan et même de Césarée. Profitant du répit produit par la mort de Bibars, les Arméniens, Francs et Tatares se réunirent et allèrent à Homs attaquer les forces de Kelaoun, le nouveau sultan mameluk; mais ils étaient battus et mis en fuite. Léon dut alors se soumettre à Kelaoun pour avoir la paix. Il l'obtint pour dix ans, dix mois et dix jours, à la condition de payer un tribut d'un million de *dirhems* d'argent et d'accorder aux trafiquants musulmans la faculté d'acheter en Cilicie des esclaves de l'un et de l'autre sexe et de tout âge. Avec la paix, le commerce reprenait son essor à Tarse et à Aïas. Léon dominé avant tout par son zèle religieux, put alors s'occuper de la fondation de nouveaux hospices, de couvents, où les moines studieux s'adonnaient aux études théologiques.

Grégoire III Pahlavide (1113-1166), qui avait été élu catholicos à l'âge de 20 ans, avait transféré le siège patriarcal d'abord au château de Djovk (Dullouk), près d'Aïntab, puis à Romkla (Roum-Kalé) qu'il avait acheté à Josselin, seigneur de Germanicie (Marasche). Les patriarches s'y fixaient pendant un siècle et demi, jusqu'au moment où le château fut pris par les Mameluks

(1293). Depuis, ils étaient venus s'installer à Sis.

Les relations entre les Francs et les Arméniens ne pouvaient manquer de soulever la question de l'union de l'Eglise arménienne avec l'Eglise de Rome, pendant que les empereurs de Byzance ne cessaient de faire de nouvelles pressions en faveur de l'Eglise grecque. Le clergé arménien semblait tout disposé à conclure l'union avec les Latins comme avec les Byzantins par une sorte de transaction, mais les tentatives de Grégoire III, de Nersès Schinorhali, de Nersès de Lambron n'avaient point abouti. Pendant que les catholicos Grégoire VI Apirat, Constantin I^{er} et Grégoire VII se déclaraient, avec les princes Hethoumiens, partisans ardents de l'union avec l'Eglise latine, l'épiscopat et le clergé arménien des provinces orientales restaient immuables dans leur intransigeance sous l'instigation de l'évêque Grégoire de Tathev, et ne cessaient de combattre les *Frères-Unis* sorte d'association de propagande. Il est vrai que le rapprochement avec les Latins, l'avènement au trône de Cilicie d'une famille catholique, celle des Lusignan de Chypre, ne faisaient qu'accentuer la méfiance des musulmans à l'égard des Arméniens, réduits alors à leurs propres forces. C'est ainsi que les catholicos, quand ils eurent quitté Sis. en 1441, pour la résidence d'Etchmiazine, crurent de bonne politique de rejeter toute tentative d'union, et dans

leur attachement aveugle aux traditions anciennes, ils reléguèrent l'Eglise arménienne dans l'isolement.

La création du royaume de Cilicie avait été pour les lettres arméniennes une sorte de renaissance, une nouvelle impulsion vers l'étude. Les monastères, ces foyers de l'instruction de l'Arménie, avaient augmenté de nombre en Cilicie. Les moines studieux tout en cultivant les lettres s'attachaient à reproduire les anciens manuscrits. Ils faisaient usage d'un nouveau genre d'écriture, la ronde, qui devint depuis les caractères d'imprimerie. C'est à eux qu'on est redevable de la conservation de la plupart des manuscrits arméniens.

Les poètes et les prosateurs forment une pléiade au XII^e siècle, sans jeter cependant un nouvel éclat sur les lettres arméniennes. Au premier rang se place le patriarche Nersès Schinorhali (le Gracieux), issu de la noble famille des Pahlavides. Théologien, poète et prosateur à la fois, Nersès fit des commentaires, écrivit des lettres pastorales et puis une élégie en vers sur la prise d'Edesse par l'atabek Zengui. A part l'influence de la littérature orientale, on remarque dans ses œuvres la correction de la langue et un style élégant inconnu jusqu'alors. Nersès de Lambron, un autre père de l'Eglise, a composé un grand nombre d'ouvrages de doctrine religieuse, dans un style

vigoureux. Mathieu d'Edesse, peu versé dans la langue et dans les connaissances historiques, a laissé des chroniques remplies de documents sur les croisades aussi exacts qu'inédits. Mekhitar Koche a composé de son côté un recueil de fables et de lois. Le plus érudit ecclésiastique de ce siècle de renaissance est peut être Vardane, avec son histoire universelle, qui dénote ses connaissances dans les langues grecque, persane, tatare, arabe et hébraïque. Un des ouvrages intéressants de cette époque est *l'Histoire universelle du grand Khan*, écrite en français par le roi Hethoum II, après qu'il eut abdiqué et se fut retiré à Chypre. Sembat le connétable, qui a écrit dans le dialecte vulgaire de Cilicie, a laissé une traduction des *Assises d'Antioche* (1) et une chronique, où il retrace le tableau de la société dans laquelle il vécut lui-même. Le meilleur poète de ces temps est peut être Jean d'Erzengha, dit Pluze (aux Yeux bleus); son âme vivifiante rejaillit dans ses hymnes et élégies.

Hethoum II, qui succéda à son père Léon III en 1289, fut plutôt un religieux qu'un prince. Son attachement à la papauté, alors toute puissante, fit surgir des querelles religieuses dont

(1) Le seul manuscrit qui nous soit parvenu fut offert à la bibliothèque des Mekhitaristes de Venise par la famille de l'auteur du présent livre.

les Arméniens n'avaient que faire dans ces moments difficiles. Il s'adressait à Rome, aux Chevaliers de Rhodes, aux Tatares pour se défendre contre l'envahissement des musulmans, mais en vain. Romkla, la résidence des patriarches, était enlevée par les Mameluks, et Hethoum dégoûté du pouvoir se faisait moine et abdiquait une dernière fois en 1305 en faveur de son petit-fils Léon IV.

L'avènement de Léon IV devait être marqué par un évènement des plus graves pour les destinées du royaume de Cilicie. Les Mongols, qui n'avaient pratiqué jusqu'alors aucune religion et qui avaient été les protecteurs des Arméniens, embrassaient tout à coup l'islamisme et devenaient les alliés des Mameluks. Léon IV était assassiné à l'instigation du général mongol Pilarghou, qui était arrivé à Anazarba. Son frère, Oschine, échappé au guet-apens, réussit toutefois à refouler l'agresseur et à se faire proclamer roi. Oschine laissait un fils âgé de dix ans que les barons reconnurent pour son successeur sous le nom de Léon V. Celui-ci était réduit à regarder, du haut des forteresses du Taurus, les campagnes et les villes dévastées par les Mameluks. Il mourut en 1342 sans laisser d'enfants, et avec lui finit la lignée des Héthoumiens.

Le choix des barons se porta alors sur un prince Lusignan du nom de Jean, neveu du roi de Chypre et petit-fils de Léon III par sa mère

Zabel. Jean et plusieurs autres Lusignans se succédèrent jusqu'à Léon VI (1365), qui épousa Marie, mère de Philippe de Tarente, empereur de Constantinople. A peine était-il couronné que les troupes du sultan d'Egypte entraient en Cilicie et le forçaient de se cacher dans les montagnes. Il tombait à la fin prisonnier dans les mains des Mameluks, avec sa femme, sa fille et le connétable Schahane, à Capane, après un siège de neuf mois (1375). Léon conduit à Jérusalem, puis au Caire, resta six ans prisonnier, et n'obtint la liberté que sur l'intervention du roi de Castille. Il se rendit d'abord à Rome, puis en Espagne et de là en France, où le roi Charles VI lui assura une pension. Il mourut en 1393 et fut enterré au sépulcre royal de Saint-Denis. Ainsi finit la dernière royauté arménienne après deux siècles d'existence pleine de luttes et de péripéties. La noblesse s'embarquait pour l'Italie, pour Venise, et la Cilicie tombait au pouvoir des musulmans.

CHAPITRE VII.

**Les Arméniens sous les Persans et les Turcs
Osmanlis. — Conquête du pays d'Ararat
par la Russie.**

Pendant que la Cilicie tombait au pouvoir des sultans d'Égypte, que la Sultanie de Konia sombrait à son tour sous l'invasion des Tatares, une nouvelle puissance s'élevait en Asie : celle des Turcs Osmanlis. Les Osmanlis avaient déjà envahi la Thrace, et l'Empire Byzantin était réduit aux murs de Constantinople. L'Arménie proprement dite se trouvait partagée momentanément entre les khans tatares ou persans, au nord et à l'est ; les dynastes issus des Seldjoukides, à l'ouest ; les seïdes et chéïks Kurdes, au sud.

Les populations semblaient respirer, quand vint surgir Leng-Timour. L'audacieux émir de la Tartarie et de Samercand, qui avait subjugué l'Asie Centrale, la Perse, l'Irak, Bagdad, voulut à l'âge de 63 ans conquérir l'Occident. Il envahit l'Arménie, à peine remise des dévastations des hordes mongoles. Il marcha sur la ville de Van, et lorsque les citadins refusèrent de se rendre, il la prit d'assaut en précipitant du haut de la citadelle les cadavres des défenseurs. La ville

livrée au pillage, les campagnes dévastées, la famine reparut de plus belle.

Timour voulait réduire Bayézit Yildirim, sultan des Osmanlis, dont les succès lui portaient ombrage. Il alla attaquer Sivas qui dépendait alors plus ou moins du sultan. Il s'en empara après plusieurs assauts, et les Arméniens unis aux Turcs qui avaient voulu défendre la ville furent sévèrement punis : la plupart d'entre eux ont été enterrés vifs. Deux ans après, Timour attaqua Césarée et investit Angora. Bayézit qui l'attendait dans la plaine au nord de la ville, avec son armée, fut battu et emmené prisonnier (1402). La victoire d'Angora livra à Timour toute l'Anatolie. Smyrne, qui voulut résister, fut prise après un court siège.

Leng-Timour était parti vers l'est sans affermir ses conquêtes (1404) et les pays arméniens étaient tombés sous la domination des dynastes Turcomans des tribus du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc. Après Iskender qui se donnait aussi le titre de Schah-Armen, son frère Djihan-Schah, de la dynastie du Mouton-Noir s'était établi à Tébris, dominant l'Aderbeïjan, Van, Erivan et la Géorgie. Il avait accordé sa protection aux catholicos résidant à Etchmiazine depuis 1441. Djihan-Kir de la dynastie du Mouton-Blanc résidait à Diarbékir (1443) et sa domination à lui s'étendait sur la Mésopotamie, la Sophène et la région de Mouche. Les rivalités

entre les deux dynasties tenaient constamment en haleine toutes ces contrées.

Les Osmanlis s'emparaient de Constantinople (1453) sous le règne du Sultan Mehmed II Fatih. Le conquérant, comme du reste ses pères, estimait les Arméniens qui habitaient les territoires de son Empire, et ceux-ci n'avaient qu'à se louer de la protection et de la tolérance religieuse dont ils jouissaient. Mehmed II transféra à Constantinople une nombreuse colonie arménienne qu'il distribua dans les quartiers excentriques de l'intérieur des murs (1). L'évêque Hovakim, métropolitain des colonies arméniennes de l'Asie-Mineure, appelé à Constantinople, fut élevé au rang de patriarche (Patrik), et reçut (1461) les titres, les honneurs et les attributions qu'on avait reconnu au patriarche grec.

Abou-Nasr-Mouzafer-ed-dine, dit Ouzoun-Hassan (1468-1478), de la dynastie du Mouton-Blanc avait culbuté dès son avènement les

(1) Les premières colonies arméniennes de Constantinople étaient partagées en six groupes désignées sous le nom d'Alti-Djemaat, qui se trouvaient dans les quartiers de Karagumruk, Malta (près de la mosquée de Fatih), Tcharchamba (près de la mosquée de Fétéié), Tekké (près de la porte d'Aya Kapou) Keumur-Odalar (Tavouk-bazar), Akhir-Kapou. Jusqu'au commencement du XIX^e siècle les firmans des patriarches de Constantinople portaient la désignation officielle d'Alti-Djemaat.

Moutons-Noir et s'était fait proclamer roi de Perse. Ses domaines s'étaient étendus de la vallée de l'Oxus à la vallée de l'Euphrate, en y englobant la Géorgie et l'Arménie. Entraîné par sa haine de sectaire chiite, il voulut se mesurer avec la puissance de Mehmed II en Asie. Il envahit l'Asie Mineure, saccageant et dévastant Tokat et Sivas. Mais la brillante victoire remportée à Otlouk Béli, à Terdjan (1473), par Mahmoud pacha, généralissime du sultan, écrasa Turcomans et Persans ; Ouzoun-Hassan n'échappa lui-même que par la fuite. Les Osmanlis étaient désormais maîtres de l'Anatolie jusqu'à Erzindjian. Quarante ans après le sultan Sélim I^{er} reprenait la guerre contre la Perse, où dominait maintenant le célèbre Schah-Ismaïl de la dynastie des Sophis. Estimant que la marche des Osmanlis serait empêchée en faisant le vide devant eux, les Persans avaient brûlé tout le pays dans leur retraite d'Erzeroum sur Tébris. L'armée turque se heurta aux Persans dans la plaine de Tchaldiran, au nord-ouest de Tébris. Schah-Ismaïl blessé s'enfuit : son trésor, son harem tombèrent dans les mains de Sélim ; Tébris fut prise et le trône du Schah transporté à Constantinople. La victoire de Tchaldiran portait les limites de l'Empire ottoman jusqu'au delà d'Erzroum (1517) ; les princes et chéïks kurdes reconnaissaient l'autorité du sultan. L'émir de Zul-Kadrié, en Cilicie, allié au schah,

était battu et sa tête envoyée au sultan d'Égypte. Peu après, Selim I^{er}, s'emparait de la Cilicie, de la Syrie, de l'Égypte et livrait à l'échafaud Touman-Baï, le dernier sultan mameluk.

Cependant la lutte entre les Turcs et les Persans allait durer indéfiniment, comme jadis celle de l'empire d'Orient contre les Sassanides, renouvelant périodiquement ses ravages à travers les pays arméniens. Sous Suléyman le Grand, le grand vézir Ibrahim pacha dirigeait une expédition contre Thamasp, successeur de Schah Ismaïl ; il s'emparait de Van et puis de Téhéran, résidence du Schah (1534). Mais Thamasp ne se déclarait pas vaincu et revenait à la charge ravageant les frontières. Suleyman se mit alors lui-même à la tête de l'armée pour prendre Bagdad (1535) et puis Téhéran, réoccupée par les Persans. Une nouvelle campagne (1555) amena la cessation des hostilités, mais en laissant les pays limitrophes dans une situation incertaine. Les hostilités furent reprises sous Mourad III avec le nouveau souverain de Perse, Schah Abbas, qui dut, une première fois, abandonner aux Ottomans, en 1590, la Géorgie, l'Arménie persane et même Téhéran. Le généralissime de l'armée ottomane, Lala Moustafa, emmenait en esclavage les jeunes gens et les jeunes filles d'Erivan, et son successeur, Ferhad Pacha, y élevait une forteresse avec les débris des églises qu'il avait rasées. Dix ans après, la guerre recommençait, et Schah

Abbas reprenait Tébris, Van, Nakhtchevan, Erivan. Usant de ruse de guerre, Schah Abbas eut l'idée de faire le désert devant l'armée turque : il enjoignait aux Arméniens de la province d'Erivan d'émigrer en masse à l'intérieur de la Perse, à Ispahan. Le roi de Perse protégeait, il est vrai, les Arméniens, particulièrement ceux de la nouvelle colonie d'Ispahan, mais la plupart des émigrés forcés avaient péri dans les flots de l'Araxe ou s'étaient échappés à Astrakan, et de là en Moldavie et en Pologne.

Les Arméniens de Turquie n'eurent pas moins à souffrir vers la fin du XVI^e siècle de la révolte dite des Djélalis, révolte formidable qui ensanglanta pendant quinze ans les provinces asiatiques, depuis les rives du Bosphore jusqu'aux frontières de la Perse. Des chefs comme Kara-Yazidji, Déli-Hassan, Kalender Oglou, Djenchid, Topal Osman, Djan Polad (le Cœur d'acier), dont chacun était capable d'aligner 10 à 20.000 combattants, dominaient le pays et se déclaraient indépendants. Ces terribles brigands terrorisaient les beylerbeys, dévastaient, pillaient, outrageaient les femmes. Les Arméniens, particulièrement menacés, étaient obligés, encore une fois, d'abandonner leurs foyers. Une famine atroce s'en suivit (1606-1609) : On mangea des cadavres plutôt que de les enterrer, on immola des enfants pour s'en nourrir. Enfin un vèzir octogénaire, d'une énergie rare,

Kouyoudji Mourad pacha, put délivrer l'Asie Mineure des mains des Djélalis (1608).

La paix intervenue avec la Perse, en 1610, sous le règne d'Ahmed I^{er} ne fut en réalité qu'une trêve. Les hostilités ne cessèrent qu'en 1639, pour une durée de 85 ans, quand, après la mort de Schah Abbas, Mourad IV eut définitivement annexé Bagdad et retrocédé à la Perse, Erivan et Tébris.

Profitant des embarras de la Perse causés par une crise dynastique, Ahmed III, ou plutôt son grand vèzîr Ibrahim pacha, crut trouver en 1722, par la conquête des pays persans, une compensation aux pertes subies en Europe. Erivan, Tébris tombaient, une fois de plus, dans les mains des Osmanlis (1724). Mais ce ne fut qu'une conquête éphémère, et la nouvelle guerre, qui devait durer 12 ans, ne servit qu'à renouveler les tueries et les dévastations. Les pays frontières furent ruinés à tel point qu'ils ne purent plus se relever. La paix définitive conclue en 1736, avec Nadir Schah, sous le règne de Mahmoud I^{er}, obligeait la Turquie à restituer les dernières conquêtes. La Géorgie, Tiflis, Erivan retournaient définitivement à la Perse.

Les Turcs osmanlis grisés depuis les conquêtes de Sélim I^{er} et de Suleyman le Grand, usaient maintenant de violence, d'oppression et

d'intolérance. Le chrétien (*raïa*) ne pouvait avoir de droit politique que par la conversion à l'Islam. Les nombreuses conversions volontaires ou forcées avaient porté au pouvoir des renégats qui étaient pires que les véritables Turcs. L'Arménien aussi ignorant que ses maîtres, soumis à un clergé non moins ignorant, pâtissait sous la misère, la terreur et les exigences toujours croissantes des gouvernants et des chefs féodaux. Si la loi du *Devchirmé*, ce mode de recrutement des janissaires, basé sur la dîme des enfants chrétiens était tombé en désuétude depuis Mourad IV, le chrétien supportait toujours la capitation, l'impôt foncier, les taxes de célibataires, de fiançailles, les corvées de charroi lors du passage des armées. Les gouvernants, les puissants usaient aussi bien que le sultan de la loi de *l'aurf*. L'abus de la force était poussée si loin que le chrétien ne jouissait d'aucune sécurité pour la sauvegarde de sa vie, de son honneur, de ses biens : il pouvait être arbitrairement exilé, condamné à mort ; ses biens confisqués, ses femmes et ses filles déshonorées. Il devait porter un costume distinctif et à la moindre infraction aux règlements, il était condamné à une amende et même à la peine capitale. La tolérance religieuse était pratiquée d'une façon humiliante : les églises devaient être petites, humbles, en bois ; elles ne pouvaient être réparées sans payer un tribut à la cupidité

des puissants. Un musulman, un janissaire pouvait fort bien arrêter un chrétien et lui couper la tête pour essayer le tranchant de son cimeterre. Les Arméniens avaient toutefois avec les Grecs et les Juifs le monopole du commerce et de l'industrie que dédaignait le musulman. Ils détenaient le commerce intérieur de l'Asie-Mineure et les échanges avec le Caucase, la Perse et même les Indes. Ils s'étaient constitués à la longue les clients des dignitaires, des officiers, des janissaires, en payant leur avidité. La situation des Arméniens de Perse n'était pas plus enviable ; ils étaient à la merci des exactions de khans plus ou moins indépendants. Le fanatisme religieux y était plus outrageant : le persan se croyait souillé rien que par le contact des vêtements d'un chrétien.

Depuis son transfert à Etchmiazine le siège patriarcal se trouvait dans une situation lamentable : il avait eu à souffrir de l'état de guerre et de troubles intérieurs. Plus d'une trentaine de dignitaires s'étaient succédé à titre de catholico ou de coadjuteurs sans la sanction d'une assemblée électorale. Les uns s'étaient prévalu de la possession des reliques de l'Illuminateur, les autres avaient eu recours à la protection des khans persans ou des pachas turcs, qui se rangeaient naturellement du côté du plus

offrant et qui les soumettaient, à l'occasion, aux tortures corporelles pour les mieux rançonner. Les malheureux qui étaient parvenus à se faire proclamer catholicos, manquaient de ressources. vendaient les objets du culte pour satisfaire la cupidité des gouvernants. Les bâtiments du couvent patriarcal étaient tombés en ruines, et l'église, le sanctuaire le plus vénéré de la nation, avait été transformé en écurie plus d'une fois. Il y eut néanmoins une figure intéressante : Mikaël de Sébaste (1542-1570) créa, en ces temps difficiles, l'imprimerie arménienne. Il envoya en Italie (1562) Abgar de Tokat (1) pour en étudier les procédés. Celui-ci réussit à fonder une imprimerie à Venise, et depuis lors les imprimeries arméniennes se multiplièrent à Rome, à Constantinople, à Etchmiazine, à Amsterdam. Enfin le catholicos Moïse III (1629-1632) entreprit l'œuvre des réformes et put relever le siège d'une ruine complète. Il obtint du gouvernement persan la cessation des exactions et même l'exonération des impôts. Ses successeurs continuèrent alors l'œuvre réparatrice. En 1777, le catholicos Siméon fit une nouvelle réforme du calendrier ecclésiastique pour régler la célébration des fêtes.

On ne saurait donner une meilleure idée de

(1) On a trouvé depuis des éditions datées de 1513, dues à des imprimeurs vénitiens avec la collaborations d'un arménien nommé Jaques Meghapart.

l'état du siège patriarcal d'Etchmiazine au XVII^e siècle, qu'en reproduisant la pittoresque description du voyageur Tavernier. • Le premier lieu • d'être remarqué en entrant en Perse par l'Ar- • ménie est celui qu'on appelle les Trois-Eglises • (Utch-Kilissé) à trois lieues d'Erivan. Les • Arméniens appellent ce lieu *Etchmiazine*, • c'est à-dire *Descente du Fils Unique*. C'est la • coutume de tous les Arméniens, tant de ceux • qui vont en Perse que de ceux qui en viennent • par la route que je décris, d'aller faire leurs • dévotions aux Trois-Eglises, et la caravane • s'y arrête d'ordinaire cinq à six jours..... Le • lendemain de notre arrivée, je fis visite au • patriarche (1). On me fit entrer dans une petite • chambre où il était assis sur une natte à la • mode du Levant, les jambes croisées. Il y avait • plusieurs archevêques et évêques en même • situation autour de la chambre. Le patriarche • fit apporter la collation qui consistait en du • fromage, des poires, des pommes et une sorte • d'oignons. Quand le tout fut mis sur le *sofra*, • qui est un cuir étendu par terre, le patriarche • fit une prière et bénit le pain, après quoi, il le • rompit et en donna un morceau à chacun, il • n'en prit pour lui qu'une bouchée. Il bénit

(1) Probablement Hacob IV (Jacques) de Djoulfa, qui entreprit de nouvelles constructions au Couvent et qui eut un pontificat très tourmenté.

• aussi le vin, mais il n'en but point. Le samedi,
• la veille du dimanche gras, le patriarche en-
• voya inviter toute la caravane, maîtres et va-
• lets à venir à la messe le dimanche et à dîner
• ensuite dans le couvent. Le service achevé
• tout le monde passa dans une longue galerie,
• voûtée de 15 à 20 pieds de large. De côté et
• d'autre, il y a une longue table faite en pierre,
• avec un banc de même le long du mur pour
• s'asseoir. Il y a en face une chaire pour le
• patriarche. •

Les patriarches de Constantinople se succé-
daient avec une rapidité non moins remarquable:
45 titulaires avaient occupé le siège entre les
années 1600 et 1700. La plupart étaient des ec-
clésiastiques indignes, ignorants, de basse ex-
traction, qui profitant de la coutume de donner des
présents aux vézirs, s'emparaient du pouvoir au
profit d'un notable quelconque. Ces changements
se répétaient d'autant plus facilement que la
cour ottomane résidait, le plus souvent à An-
drinople, laissant la capitale dans les mains du
Kaïmacam. Profitant de ces circonstances favo-
rables, les moines grecs avaient obtenu sous le
vézirat de Keuprulu Mehmed, un firman qui leur
attribuait le couvent arménien de Jérusalem.
Mais le terrible vézir, qui était en train de répri-
mer les abus par le glaive, reconnaissait les
droits des Arméniens : il ordonnait la restitution

du couvent (1659), après deux ans de déposition.

Les conflits religieux ne pouvaient manquer d'agiter les Arméniens. Un de ces évêques intrigants qui savaient s'emparer du siège patriarcal de Constantinople, Jean dit le Sourd, enclin au rite catholique, provoquait des troubles dans le premier quart du XVII^e siècle, mais il était à la fin renversé par les conservateurs. De son côté l'évêque arménien Nicol de Pologne avait adhéré, vers le milieu de ce siècle, au catholicisme. Des missionnaires catholiques firent alors une propagande active à Constantinople sous la conduite du père Clément Galano avec l'appui des ambassadeurs de France. Un groupe d'Arméniens et même l'évêque Thomas d'Alep qui venait de s'emparer du patriarcat, avaient été gagnés à leur cause. Le catholicisme se propageait également à Mardine et à Alep. Bien que les nouveaux catholiques ne cessassent de relever officiellement du patriarche, ils formaient un parti actif, pendant que les conservateurs forts par leur nombre et leur influence auprès du Divan, usaient de tous les moyens pour contrarier et empêcher la scission. Le patriarche Avédik de Tokat (1702-1706), qui était tolérant à l'égard des catholiques, mais qui, contrecarrait les agissements de Fériol, Ambassadeur de France, fut enfermé aux Sept-Tours, puis exilé à Ténédos sur la demande de Fériol.

Il fut du reste enlevé de là et mené en France, où le malheureux, qui n'était pas catholique, fut inquiété par l'Inquisition jusqu'à ce qu'il eût accepté officiellement le rite romain (1).

Les catholiques arméniens furent assurément les pionniers de la propagation de l'instruction au sein de la nation. Un ecclésiastique avide d'instruction, aux idées larges, Mekhitar de Sébaste, put fonder, après des efforts inouïs, une congrégation dans l'îlot de Saint-Lazare à Venise (1717). Mekhitar dut se plier aux exigences de la curie romaine pour pouvoir se livrer librement à son œuvre de culture intellectuelle, sans prendre part d'ailleurs au prosélytisme. La nation arménienne rend hommage aux services rendus par les Mekhitaristes de Venise et de Vienne qui ont tant fait pour enrichir la langue et la littérature arménienne. Les Arméniens de Constantinople commencèrent à faire à l'instar des Grecs, de louables efforts pour l'instruction. Ils établirent des imprimeries (1700), des écoles, publièrent des livres, sous l'impulsion des patriarches Jean Colod et Jacques Nalian (1715-1764). A partir de cette époque des jeunes gens se rendaient en Italie, en France pour s'instruire et apprendre les professions libérales, la médecine, le droit, les sciences.

(1) A sa mort on lui rendit hommage en l'enterrant à l'église de Saint-Sulpice

Les émigrations successives avaient notablement accru les colonies arméniennes en Russie, en Crimée, en Moldavie, en Pologne. Celle des pays tatars, d'Astrakan, de Kazan, sur les bords du Volga, avait puissamment contribué au développement du commerce dans ces régions. Les Arméniens y avaient même accédé aux commandements des armées tatars. Mais ils avaient décampé delà partiellement pour aller dans la presqu'île de la Crimée auprès des Génois, maîtres de Kaffa (Théodossia). L'occupation turque de la Crimée, les violences et les exactions qui en résultèrent, les poussèrent les uns en Moldavie et en Pologne, les autres à Constantinople (1475). Les colons de Moldavie, privés à l'origine de droit de cité, se transportèrent plus tard, en 1671, en Transylvanie, où ils obtinrent des privilèges et une sorte d'administration nationale sous les auspices de Léopold I^{er}. Ils se répandirent bientôt en Hongrie et parvinrent à des hautes situations dans l'administration et dans l'armée, sous la protection de Marie-Thérèse. La colonie arménienne la plus considérable était celle de la Pologne, au nombre de 200,000 individus. Elle était répartie en Galicie, en Volhynie, dans la ville de Lemberg, jouissant d'une sorte d'autonomie politique, avec des tribunaux et des juges nationaux. Depuis elle fut fondue au milieu des populations indigènes, pour ne représenter plus aujourd'hui que 5000 indi-

vidus, ignorant même la langue de leurs ancêtres. Ce n'est pas seulement vers l'ouest que les Arméniens émigraient : des résidents de Djoulfa, près d'Ispahan, se portaient aux Indes, à Bombay, à Calcutta, à Madras, jusqu'à Java, pour s'enrichir dans le commerce. La colonie des Indes, qui ne dépasse guère le chiffre de 12000 âmes, s'est signalée à maintes reprises par ses généreuses donations pour l'œuvre de la propagation intellectuelle. Le premier journal arménien paraissait à Madras en 1794.

Les colonies arméniennes de Russie datent du règne de Pierre le Grand, qui encourageait les Arméniens à se fixer dans ses états pour développer le commerce dans lequel ils excellaient. Le même appui fut donné par Cathérine II, et les Arméniens de Crimée, las de l'oppression des khans tatars, allèrent fonder sur le Don la ville de Novo-Nakhtchevan. Ils s'engagèrent dans les armées russes et ne cessèrent de faire preuve d'aptitude militaire, comme jadis au service des Byzantins.

Les Russes avaient déjà envahi le Caucase sous le règne de Cathérine II et étendu leur protection sur le royaume de Géorgie qui avait continué son existence sous la suzeraineté plus ou moins réelle de la Perse. Agha Mahmoud khan, qui s'était emparé du trône de Perse, courut en Géorgie pour se venger de sa défection. Tiflis fut pillée pendant trois jours, et les

Persans enlevèrent des milliers d'enfants chrétiens des deux sexes. Les Russes occupèrent alors la Géorgie et le Karabagh, où les *mélik*s arméniens les aidèrent dans la poursuite de l'ennemi (1798). Les Persans ne pouvaient se consoler de la perte des pays caucasiens : Abbas Mirza, fils aîné du nouveau Schah Feth-Ali, se mit à la tête d'une nombreuse armée pour reprendre les pays occupés par les Russes. Repoussé une première fois en 1813, il rompit la paix et envahit le Karabagh en mettant le siège devant Schouchi, que défendaient les Arméniens. Pendant que la division commandée par le général arménien Matadow refoulait les Persans au delà de l'Araxe, le commandant en chef de l'armée russe, Paskievitch, envahissait la province d'Erivan, s'emparait d'Etchmiazine, de Nakhtchevan et puis de Tebris, en poussant ses avant-gardes jusqu'à Urmia. La brillante campagne de Paskievitch, pendant laquelle les volontaires arméniens conduits par l'évêque Nersès d'Aschtarac avaient opéré à côté des Russes, amena la paix. Feth-Ali signa le traité de Turkmen-Tchaï (1828) qui cédait définitivement les Khanats d'Erivan et de Nakthevan. Une grande partie de l'Arménie persane devenait possession russe, et les Arméniens de l'Aderbijan avaient la faculté de quitter la Perse pour aller s'établir dans les provinces annexées. L'émigration était conduite par le colonel arménien

Lazarew, et le nombre des arméniens restés sous la domination persane se réduisait à 100,000 âmes. La conquête russe délivrait la Géorgie et l'Arménie du joug des Persans, des ravages que ne cessaient de commettre Mahmoud Khan et ses pareils.

Entre temps la guerre était déclarée entre la Russie et la Turquie ; les hostilités commençaient en Europe et en Asie à la fois. Pas-kiévitch s'emparait de Kars, Ardahan, Toprak-Kalé. A la reprise de la campagne en 1829, les Russes poussaient leur marche jusqu'à Erzroum. Mais la paix signée à Andrinople restituait à la Turquie les villes occupées, à l'exception d'Akaltchik et de Poti. De même qu'après la paix de Turkmen-Tchaï, les Arméniens avaient obtenu la faculté d'émigrer dans les territoires russes : l'évêque d'Erzroum s'empressa de conduire dans la province d'Erivan un grand nombre d'Arméniens des pays frontières de la Turquie, malgré les promesses du gouvernement ottoman, qui garantissait aux chrétiens leur vie, leur honneur, l'exercice de leur culte.

CHAPITRE VIII.

Les Arméniens au XIX^e siècle

Le XIX^e siècle marque une amélioration notable dans l'existence morale et matérielle du peuple arménien : l'instruction primaire se propage, le développement économique s'accroît, un réel mouvement vers le progrès et la civilisation se manifeste. Enfin l'élément arménien accède aux charges politiques et administratives en Russie, en Turquie et en Perse.

La Turquie semblait entrer dans une nouvelle ère depuis le règne de Mahmoud II. Ce sultan énergique avait détruit les janissaires et cherché à réprimer les abus. Un ministre éclairé du sultan Abdul Medjid, le grand vézir Réchid pacha, faisait promulguer le Tanzimat (1839). La nouvelle ordonnance donnait des garanties pour la vie, la fortune et l'honneur de tous les sujets de l'empire, l'égalité de tous devant la loi. Après la guerre de Crimée, le sultan confirmait en 1856, sur le conseil des puissances, les promesses du Tanzimat, avec l'admission des chrétiens au service militaire. De plus tous les privilèges et immunités accordés *ab-antiquo* étaient respectés et maintenus. Le hattî cherif abolissait ainsi

l'ancienne distinction entre les musulmans et les raïas, et la Turquie inaugurerait, sous le règne d'Abdul-Aziz, une administration libérale, grâce à l'esprit éclairé des vézirs Ali, Fuad et Ruchdi pachas. Les réformes annoncées restaient sans effet, mais à partir du règne d'Abdul-Medjid les chrétiens pouvaient braver les préjugés des musulmans et adopter les coutumes et les usages de l'Occident. Jusque là la femme arménienne était obligée de se voiler dans la rue comme la musulmane.

Les Arméniens du Caucase s'engagent en plus grand nombre dans les armées russes comme volontaires ; ils vont étudier dans les instituts de Moscou et de Petersbourg et parviennent aux plus hautes charges militaires et civiles. En Turquie, les Dadian continuent à avoir le monopole de la direction des poudres que leur avait confié Selim III ; les Duz et puis Kazez Artine, un des favoris de Mahmoud II, dirigent la monnaie ; les Balian deviennent les architectes attitrés des sultans. Plus tard Nubar pacha, le grand ministre des Vice-rois, coopère à la régénération de l'Egypte nouvelle. A partir du règne du sultan Aziz, on trouve les Arméniens à la tête des ministères, de la direction du télégraphe, et même de la Liste civile. En Perse les Nériman, les Malcom comptent parmi les grands dignitaires et les représentants à l'Etranger de la cour persane.

La régénération nationale commence surtout

au Caucase. Là l'Arménien trouve la sécurité, l'égalité devant la loi, choses qu'il n'avait jamais connues sous la domination de ses anciens maîtres. Grâce à l'ordre et à la sécurité que leur assure le gouvernement russe, les Arméniens améliorent bientôt leur situation matérielle et morale. L'agriculture le commerce, les arts prennent un nouvel essor dans les pays annexés par la Russie. L'institut des Langues Orientales fondé en 1818 par la famille Lazarew que Catherine II avait anoblie, devint une pépinière de savants arméniens. Tiflis et puis d'autres villes sont dotées de collèges, de bibliothèques, d'imprimeries, de sociétés littéraires, d'associations philanthropiques. Les Arméniens du Caucase dont le nombre ne cesse d'augmenter, prennent dès lors le premier rang dans l'œuvre de renaissance intellectuelle. De généreux donateurs comme Sanassarian, lèguent leur fortune, pour la fondation de collèges ; Mantachew construit à ses frais une église à Paris. Les journaux, les périodiques se répandent dès l'année 1846. Un règlement dit *pologénia*, édicté par le gouvernement russe (1836), définit le mode d'élection, les attributions civiles et religieuses du *catholicos*. Les élections se font par une assemblée composée des délégués de la nation de tous les pays. Les relations du *catholicos* avec les Arméniens de Turquie, qui avaient subi des atteintes, sont réglées et sanc-

tionnées par la Porte, grâce aux efforts de Mathieu I^{er} (1858-1865), un ancien patriarche de Constantinople. Son successeur Georges IV réorganise le grand séminaire d'Etchmiazine, restaure les édifices du couvent patriarcal.

Le mouvement ne s'accroît pas toutefois aussi rapidement chez les Arméniens de Turquie. La colonie de Constantinople est livrée à des luttes religieuses; les patriarches se succèdent les uns aux autres sans s'attacher à une œuvre utile. Les notables de la nation, commerçants, banquiers, fermiers généraux, qui détiennent les affaires de la communauté, se livrent plutôt à des questions de rivalité, à la faveur de l'ascendant qu'ils ont pu acquérir auprès des membres du Divan. La colonie de Constantinople ne parvient pas à assurer l'existence d'un établissement d'instruction secondaire.

À Constantinople s'agitait dans le premier quart du XIX^e siècle la question des catholiques arméniens dont le nombre n'avait cessé d'augmenter depuis le XVIII^e siècle. Pour éviter des scissions qui menaçaient de prendre de grandes proportions, les esprits éclairés des deux camps essayèrent de ménager un colloque (1816) entre les théologiens des deux confessions, sous le patriarcat de Paul d'Andrinople, mais les divergences ne firent que s'accroître. Le gouvernement crut mettre fin aux disputes et pugilats

en éloignant de Constantinople Kazez Artine (1), le personnage le plus considérable de la communauté. Peu après les Arméniens catholiques étaient rendus suspects aux yeux de Mahmoud II. sous prétexte d'entretenir des relations avec les Européens dont les escadres venaient de brûler la flotte ottomane à Navarin. Des familles entières étaient déportées à Angora, à Kutahia. C'est après la paix de 1829 et l'intervention des puissances que les exilés purent retourner, et la Porte, pour couper court aux disputes, créa un patriarcat à part pour les Arméniens catholiques (1830). Cette solution, qui devait soustraire les catholiques à l'autorité civile du patriarche arménien, eut pour effet d'encourager les dissidents protestants, et une nouvelle communauté fut fondée sous le nom de *nation protestante* (1847).

Les discordes religieuses avaient pris fin, mais l'esprit de parti, de mésintelligence devait survivre au sein de la nouvelle génération. Une instruction superficielle hâtivement acquise fit surgir, vers la fin du XIX^e, des vanités puériles, des passions qui ne firent qu'entraver le relèvement moral et matériel de la nation.

C'est la congrégation Mekhitariste qui donne l'impulsion aux lettres arméniennes dans le XIX^e.

(1) Kazez Artine fondait le premier hôpital arménien de la capitale. Sur ses instances le sultan levait l'interdiction de bâtir en pierre les édifices du culte chrétien.

siècle, Les pères de Venise composent le dictionnaire académique de la langue arménienne, ils traduisent dans la langue classique du V^e siècle, Plutarque, Salluste, Sénèque, Eusèbe, Thucydide. Les frères Hurmuz, poètes et prosateurs, traduisent les classiques français; Alichan, géographe et philologue, publie les monographies des pays d'Ararat, Sissouan et Sissacan; Arsène Pagratouni, arméniste et grammairien, traduit Homère, Virgile, Milton, et se révèle poète vigoureux par son épopée Haïc. Parmi les pères de Vienne, le savant Katirdjian compose une histoire universelle; Karacachian, une histoire critique de l'Arménie ancienne; Aïdinian, un autre philologue, publie une grammaire raisonnée de la langue parlée; Tachian, un érudit, compose des ouvrages critiques. En outre de cette activité littéraire les Mekhitaristes fondaient, en 1836, des écoles à Paris, à Vénise, à Constantinople pour l'instruction de la jeunesse arménienne, au moyens des dons généreux que leur léguaient deux Arméniens de Madras, Mourad et Raphaël.

L'élan donné par les Mekhitaristes se propage vite: Emine, Oscan, Patcanof, Khalatiantz publient en Russie de nombreuses études et des éditions annotées des anciens auteurs; les savants ecclésiastiques du couvent d'Etchmiazine poursuivent avec succès les études arméniennes. A Paris le père Chahnazarian publie le texte de plusieurs historiens inédits. Tous les

genres littéraires sont cultivés par les Arméniens de Turquie, et c'est l'influence de la littérature française qui domine avant tout, dans le roman, dans le théâtre comme dans la poésie.

C'est la langue vulgaire qui domine désormais la littérature arménienne. Elle s'est purifiée et s'est enrichie par l'étude de la langue classique au point d'exprimer avec clarté toutes les expressions de la pensée. Elle subit l'action bienfaisante du français tout en conservant les flexions grammaticales qu'elle a empruntées aux langues touraniennes, principalement au turc.

Jusqu'en 1841 le patriarcat de Constantinople (1) avait été dirigé par l'autorité absolue des patriarches. L'apparition d'une nouvelle génération instruite eut pour effet la participation aux affaires de toutes les classes sociales de la communauté. On forma alors un conseil pour l'administration générale, composé de 14 ecclésiastiques et de 20 laïques. Les questions de rivalité continuant toujours, un groupe d'intellectuels, Balian, Odian, Servicen, Roussignan firent un nouveau règlement organique pour donner une meilleure direction aux affaires. Ce règlement refondu quelque temps après, fut approuvé en 1863 par la Porte, par une loi spéciale décrétée sous le

(1) C'est en 1662 que le siège patriarcal fut transféré de Psamatia à Koum-Kapou. L'église patriarcale, qui était d'abord une chapelle en bois, date de 1610.

règne d'Abdul-Aziz. En vertu de ce statut (constitution des Arméniens de Turquie), une assemblée générale d'un caractère législatif, composée des députés de la nation a la haute main sur toutes les affaires. La direction est confiée à un conseil mixte, désigné par l'assemblée et placé sous la présidence du patriarche.

Mais la nouvelle direction n'arrive pas encore à améliorer le sort des établissements d'instruction et de bienfaisance de la communauté. Le collège arménien que les anciens notables avaient fondé à Paris n'avait eu qu'une existence éphémère. De même la colonie n'avait pu assurer la prospérité d'un établissement d'instruction secondaire créé à Constantinople par une dotation de Nubar pacha. La jeunesse instruite fondait cependant une grande association, dite Miatzial, pour répandre l'instruction au sein des Arméniens des provinces. L'assistance généreuse de la famille Nubar dans l'œuvre de régénération allait se renouveler d'ailleurs par les fondations de Boghos Nubar pacha : édification de la grande école nationale du Caire, création de bourses en faveur des étudiants pauvres. C'est à lui encore que la nation est redevable de la fondation de cette grande œuvre philanthropique, l'Union arménienne.

Le siège patriarcal de Constantinople était occupé depuis 1874 par un prélat distingué, le

patriarche Nersès, jouissant d'une grande considération auprès de la Porte, quand vint éclater la guerre turco-russe de 1877-1878. L'armée russe du Caucase, commandée par le général arménien Loris-Mélikoff, s'emparait de Kars, de Bayézit, d'Erzroum, et le traité de Berlin adjugeait à la Russie une nouvelle portion de l'Arménie, les districts d'Ardahan et de Kars. Ce traité insérait en outre un article pour les réformes à introduire dans les provinces habitées par les Arméniens, réformes que le patriarche Nersès avait sollicitées sur l'autorisation de la Porte. Nersès redoublait ses instances auprès du gouvernement pour mettre un terme aux meurtres, pillages, déprédations dont souffraient les Arméniens des provinces orientales.

Le gouvernement d'Abdul-Hamid II, loin de veiller à la sécurité, d'assurer la justice, encourageait les autorités provinciales à persévérer dans leur iniquité. Une association occulte entre quelques écoliers et jeunes gens du nom de *Hintchak* s'agitait alors en prenant pour devise la revendication des réformes à introduire dans les provinces arméniennes. Le Sultan mal conseillé par un entourage servile, ordonnait de surveiller étroitement les Arméniens et de sévir contre eux en toutes occasions. Une perquisition maladroite opérée dans une église d'Erzroum (1890) provoquait la mort d'une vingtaine d'Arméniens innocents. Les membres du *Hintchak* en vinrent alors

aux démonstrations bruyantes et organisèrent un mouvement irréfléchi dans les montagnes de Sassoun, près de Mouche. Les bandes des pillards soutenues par l'armée mirent à feu et à sang trente villages : il y eut 3 à 4000 tués, 200 femmes enlevées et outragées. Les consuls enquêtèrent et les ambassadeurs des puissances notifièrent à la Porte un projet de réformes (1895) pour les six vilayets d'Erzroum, Van, Bitlis, Kharpout, Diarbékir et Sivas. Mais ils ne purent empêcher le sultan et ses conseillers d'organiser le massacre systématique des Arméniens (1895-1896). Les tueries commencèrent à Trébizonde et continuèrent successivement à Erzroum, Bitlis, Malatia, Eghine, Sivas, Diarbékir, Ourfa, Van. Le tour vint à la capitale, où les massacres durèrent trois jours sous les yeux des représentants des puissances. Le chiffre des victimes du fanatisme déchainé s'éleva bientôt à 150,000 et plus, sans compter les orphelins et les veuves, et tout ceux qui ont péri de la misère. Les policiers vinrent en dernier lieu procéder à des vexations inouïes pour rendre la vie impossible aux Arméniens. Les tueries et les tortures ne prirent fin qu'avec l'élection au siège patriarcal de Mgr. Ormanian (novembre 1896), qui parvint à faire naître l'accalmie.

Le nouveau patriarche, prélat érudit, qui venait d'organiser le séminaire d'Armache, se montra politique sage et administrateur habile.

Il s'appliqua à entretenir de bonnes relations avec le gouvernement, à adoucir les maux qui accablaient les Arméniens. Ceux-ci étaient poussés maintenant à émigrer en plus grand nombre en Amérique pour échapper à la misère. La colonie des Etats-Unis, qui ne datait que de 1882, allait compter bientôt 50,000 personnes.

Les Arméniens de Zeytoun dans le Taurus, au nombre d'une dizaine de mille, avaient été respectés. Ceux-ci avaient joui jusqu'en 1862 d'une sorte d'administration privilégiée moyennant un tribut. A cette époque le pacha de Marache, sous prétexte de régler un différend entre Arméniens et Turcomans du village d'Alabache, marcha sur les montagnards à la tête d'une armée de bachibouzouks. Il était repoussé par une vive fusillade, mais les montagnards cernés par un grand déploiement de forces, menacés par la disette, acceptaient la gérance d'un mudir musulman. La surtaxe de l'impôt en 1878 amenait une nouvelle prise d'armes, qui fut vite réprimée quand la Porte eut décrété l'amnistie.

La révolution de 1908, la proclamation de la constitution ottomane, enfin la déchéance d'Abdul-Hamid en 1909, devaient réjouir les Arméniens plus que les autres éléments de l'Empire. Au moment précis où Constantinople était en proie aux dernières fureurs du sultan, un nouveau massacre effroyable s'accomplissait à Adana et en Cilicie, sous les yeux impassibles des autorités.

Il était perpétré par le fanatisme qu'avaient éveillé des esprits étroits qui ne pouvaient pardonner aux Arméniens d'afficher des allures égalitaires. Ce fut un des plus monstrueux attentats que le martyrologe arménien eût à compter : 20,000 morts, des villes saccagées, des villages anéantis. On tomba surtout sur les populations sans défense, et l'on se garda, cette fois encore, d'affronter les montagnards armés du district de Zeytoun.

Le traitement cruel que les rejetons des gouvernants de l'ancien régime avaient imaginé à l'égard de l'élément arménien était d'autant plus impolitique que ce dernier sympathisait le mieux avec le Turc et se trouvait animé du patriotisme ottoman le plus sincère. En usant de moyens antiques pour arrêter le progrès et la civilisation auxquels aspirait l'Arménien, les gouvernants de l'Empire ne firent que compromettre ses destinées.

La Jeune-Turquie se rendait bien compte de la nécessité impérieuse de l'application des réformes, mais l'anarchie, le brigandage, les meurtres, les spoliations continuaient dans les provinces orientales de la Turquie. La question des réformes à introduire dans ces provinces, où chrétiens et musulmans souffrent des mêmes maux, avait été agitée au congrès de Berlin (1879) et puis en 1895, à Constantinople. Le catholicos actuel Georges V, vivement affligé de l'insuccès des

instances du patriarcat de Constantinople, nommait une délégation sous la présidence de Boghos Nubar Pacha (1913) à l'effet de demander l'appui des puissances qui étaient appelées à solutionner les questions soulevées par la guerre des Balkans. Le tact, le savoir faire et la personnalité du délégué du catholicos étaient une garantie pour la réussite des démarches, qui n'avaient d'autre but que la mise en application des réformes maintes fois promises. Les pourparlers engagés à Constantinople vers la fin de 1913, par MM. De Giers et Wangenheim, ambassadeurs de Russie et d'Allemagne devaient prendre une forme satisfaisante avec l'esprit de conciliation que le grand vézir prince Saïd Halim pacha et le ministre de l'Intérieur Talaat bey apportaient de leur côté dans la solution d'une question appelée à assurer le bien être des sujets de l'Empire.

Les Arméniens, qui occupent le deuxième rang parmi les populations chrétiennes de la Turquie, peuvent être évalués actuellement à 1,800,000 individus en chiffre rond, repartis comme suit :

Provinces arméniennes de l'Anatolie.	920,000
Cilicie (livas d'Adana, Sis, Marache).	180,000
Autres régions de la Turquie	700,000
	<hr/>
	1,800,000

C'est encore un chiffre respectable comparativement à la population totale de la Turquie (environ 20 millions), sans compter que le premier groupe constitue l'élément ethnique le plus important parmi les races qui peuplent les six provinces orientales, déduction faite des arrondissements de Hekkiari, Sighert, Bicherik, Malatia, Tokat et Amassia.

La plus grande partie des Arméniens relèvent de l'Eglise nationale. Les adhérents au catholicisme comptent environ 180,000 âmes, répandues principalement à Constantinople, Angora, Alep, Mardine, à Akhaltzik, au Caucase, à Lemberg en Galicie. La communauté protestante, évaluée à 50 ou 60,000 personnes, forme des agglomérations à Constantinople, Kharpout et Aïntab. Les Arméno-grecs dont la scission remonte au temps des Byzantins, fort nombreux jadis, ne comptent plus qu'une dizaine de mille. Ils se fondent d'ailleurs dans l'élément grec.

Tel fut le sort de ce peuple arménien échoué sur le plateau d'Ararat, où il avait formé l'avant-garde du christianisme depuis le IV^e siècle. Quand on envisage sa situation géographique, le manque de cohésion en tant que nation, les attaques et les invasions incessantes auxquelles il fut en butte, on peut dire qu'il fit preuve d'une rare ténacité pour se perpétuer jusqu'à nos jours.

En outre de cette vitalité que nous retrouvons également chez les Géorgiens, ses voisins, l'Arménien n'a cessé de porter en lui, même dans ses jours de détresse, l'esprit de progrès et de travail. Il s'est manifesté particulièrement par des individualités remarquables, mais les qualités dont l'Arménien fait preuve comme individu sont le plus souvent annihilées par les passions et le manque de vertus civiques.

FIN.

TABLEAU STATISTIQUE

de la population probable de l'Empire Ottoman

(en chiffres ronds)

Andrinople et Tchataldja	700.000
Constantinople	1.200.000
Turquie d'Asie	15.700 000
Péninsule Arabique	2.000.000
Iles de l'Archipel	400.000
Total	20.000 000
<i>Musulmans:</i>	
Turcs, Turcomans et assimilés . .	8.140.000
Arabes, Syriens musulmans . . .	4 000 000
Kurdes	1.300 000
Circassiens et Caucasiens	600 000
Lazes	300 000
<i>Chrétiens:</i>	
Grecs	2.230.000
Arméniens	1.800.000
Maronites, Syriens, Chaldéens, Nestoriens	900.000
Etrangers	120.000
Bulgares	70.000
<i>Divers:</i>	
Israélites	350.000
Druses	150 000
Bohémiens	20.000
Yezidis	20 000
Total	20.000 000

TABLES DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	I
CHAPITRE I.— Aperçu géographique, récits légendaires.— Origine des Arméniens, leur établissement dans les hautes vallées de l'Euphrate et de l'Araxe.— Les Arméniens au temps de l'empire Perse et du royaume des Seleucides	1
CHAPITRE II.— La formation de la royauté Arménienne, la dynastie des Tigra-nes, les Arsacides.— L'organisation de la royauté, les grands feudataires. Le peuple et les croyances religieuses.	19
CHAPITRE III.— La conversion au christianisme, le patriarcat et l'Eglise arménienne.— L'éclosion des lettres.	31
CHAPITRE IV.— L'Arménie sous la domination des Byzantins, des Sassanides et des Arabes.	44
CHAPITRE V.— Les principautés des Bagratides et des Arzrounis.— L'invasion Seldjoukide.	59
CHAPITRE VI.— Le royaume arménien de Cilicie, les Roubéniens et les Hethoumiens. L'invasion des Tatares et des Mongols.— Le patriarcat et le mouvement littéraire au XII ^e siècle.	74

	Pages
CHAPITRE VII.—Les Arméniens sous les Persans et les Turcs Osmanlis.— Conquête du pays d'Ararat par la Russie	89
CHAPITRE VIII. — Les Arméniens au XIX ^e siècle.	107

